

LA COMÉDIE DES THUILERIES

Pierre CORNEILLE (1606-1684)

Jean de ROTROU (1609-1650)

François de BOISROBERT (1592-1662)

Guillaume COLLETET (1596-1659)

Claude de L'ESTOILE (1597-1652)

1638

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Avril 2020.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement.

LA COMÉDIE DES THUILERIES

Par les cinq Auteurs

À PARIS, Chez AUGUSTIN COURBÉ, Imprimeur et libraire de
Monseigneur Frère du Roi, dans la petite Salle du Palais, à la
Palme

M. DC. XXXVIII. AVEC PRIVILÈGE DU ROI

ACTEURS

AGLANTE, gentilhomme français.
ARBAZE, oncle d'Aglante.
ASPHALTE, confident d'Aglante.
NÉRICE, Mère de Cléonice.
CLÉONICE, suivante, et maîtresse d'Aglante.
MÉLINDE, Confidente de Cléonice.
ORPHISE, voisine de Cléonice.
FLORINE, voisine d'Arbaze.
DEUX BRAVES.
LE GARDEUR DE LIONS.
JANOT, Jardinier.
TOINET, jardinier.

La scène est aux Tuileries.

M

NOLOGUE

Sacré père du jour, beau Soleil, sors de l'onde,
Et viens voir avec moi le plus beau lieu de monde ;
C'est du plus grand des Rois le superbe séjour,
Et le vrai paradis des délices d'amour.
5 C'est ici que la gloire établit son Empire,
Que tout y meurt d'amour, ou que tout en soupire ;
Et quiconque a pu voir un séjour si charmant,
Ne veut plus avoir d'yeux que pour lui seulement.
Parterres enrichis d'éternelle peinture,
10 Où les grâces de l'Art ont fardé la Nature ;
Que votre abord me plaît ! Que vos diversités,
Me montrent à l'envi d'agréables beautés !
C'est avecque plaisir que le Ciel vous éclaire,
Il semble que l'Hiver ait peur de vous déplaire ;
15 L'Été n'ose ternir votre aimable verdeur,
Et sa flamme pour vous n'a que de la splendeur.
Vieux Chênes, vieux Sapins, dont les pointes chenues
S'éloignent de la terre, et s'approchent des nues ;
Bois, où l'Astre du jour confondant ses rayons,
20 Fait naître cent Soleils, pour un que nous voyons.
Beaux lieux, dont la tranquille, et plaisante demeure,
Ne reçoit point d'ennui, qu'aussitôt il n'y meure ;
Vous voir, vous posséder est mon bien le plus doux,
N'est-ce pas vivre heureux, que de vivre chez vous ?
25 Après avoir passé dans une grande allée,
D'Aulnes et d'Ypreaux artistement voilée ;
Le favorable sort qui me guide en ces lieux,
M'a fait d'un Carré d'eau voir l'objet gracieux,
Où le chant des oiseaux, et le bruit des Fontaines,
30 Font un concert plus doux que celui des Sirènes.
C'est un plaisir de voir la Nymphé de ces eaux,
Couvrir sa nudité d'un crêpe de roseaux ;
Friser l'azur flottant de ses tresses humides,
Se couronner le front de ses Perles liquides,
35 Ternir de son éclat les Nymphes d'alentour,
Et paraître une Reine, au milieu de sa Cour.
C'est un plaisir de voir l'ombre de ces feuillages,
Émailler ce Cristal de leurs vertes Images ;
Errer au gré du vent, aussi bien que ces flots,
40 Et tous ces mouvements me donner du repos.
Sur quelque Vérité que la Fable se fonde,

Vénus ne prit jamais sa naissance de l'onde,
 Ou voyant un lit d'or sous ce flot de Cristal,
 J'ose bien assurer que c'est son lieu natal.
 45 Il semble que ces bords gardent encor ses traces,
 Que le teint de ces fleurs soit celui de ses Grâces,
 Que ce Dédale sombre, en ses confus détours,
 Serve encor de retraite à ses petits Amours,
 Et que l'air de ce lieu, qui termina leur course,
 50 Inspire des douceurs, dont ils furent la source.
 Mais pour joindre Amour avec l'honnêteté,
 Et montrer qu'en ces lieux règne la Chasteté ;
 Un Enfant qui sourit d'une admirable grâce,
 Est l'innocent conduit où cette belle eau passe ;
 55 Et pour plus d'Innocence, et plus de pureté,
 Je viens d'apercevoir que l'on avait ôté,
 Ce que l'art, qui se plaît d'imiter la Nature,
 Avait mis de honteux dans sa chaste figure.
 De là guidant mes pas dans un fonds découvert,
 60 J'ai vu les raretés d'un demi-cercle vert,
 Qui porte jusqu'au Ciel ses hautes palissades,
 Dont l'agréable sein s'ouvre à nos promenades.
 C'est là qu'on oit souvent, et des Luths, et des voix,
 Imposer le silence aux oiseaux de ces bois,
 65 Et rendre d'autant plus leur Musique parfaite,
 Qu'un Écho ravissant l'anime, et la répète.
 Vous diriez qu'en ce lieu cette Fille de l'air,
 Cette Nymphe, qui naît et meurt comme un éclair,
 Ne redouble l'accent de ses voix nonpareilles,
 70 Qu'afin d'y redoubler le plaisir des oreilles.
 Errant par les détours de ces plaisants vergers,
 Je me suis rencontrée en un bois d'Orangers,
 Où l'éclat d'un beau Vert, au Jaune d'or s'assemble,
 Où les fleurs et les fruits se nourrissent ensemble ;
 75 Symbole de l'Amour, dont le feu précieux,
 Flatte les jeunes gens, et rajeunit les vieux ;
 Chatouille leurs esprits d'une belle apparence,
 Entretient leur désir d'une vaine espérance ;
 Et d'un trait émoussé les venant assaillir,
 80 Leur présente des fruits, qu'ils ne sauraient cueillir.
 Alors pour satisfaire au désir qui me touche,
 J'en ai pris une feuille, et l'ai mise en ma bouche ;
 Mais comme sa couleur me l'a fait souhaiter,
 Son suc âpre et piquant me l'a fait rejeter ;
 85 Ce qui m'a fait penser, qu'Amour a de coutume
 D'assaisonner ses fruits de beaucoup d'amertume ;
 Et qu'ordinairement, lorsqu'on n'y songe pas,
 Il mêle du poison dans ses plus doux appas.
 Après on m'a montré dans un antre sauvage,
 90 Des bêtes dont les yeux ne flambent que de rage ;
 Des tigres, des lions, des ours, des léopards,
 Adoucir à l'envi leurs farouches regards ;
 Éteindre la fureur qui les rend redoutables,
 Fléchir dessous l'Amour, se rendre plus traitables ;
 95 Et dans les sentiments de leur brutalité,
 Adorer son pouvoir, et bénir sa bonté.
 De là gagnant le haut d'une longue Terrasse,
 Dont l'objet merveilleux tous les autres efface,
 J'ai pris à la main droite un petit escalier ;

Le Pavillon des Tuileries, où loge
Mademoiselle.

100 Et conduisant mes pas dans un long Espalier,
J'ai vu d'un grand Palais le pompeux édifice,
Superbe de matière, et riche d'artifice ;
Approcher du Soleil ses sommets azurés,
Éclater à l'envi de ses rayons dorés,
105 Et montrer en son sein la voûte suspendue,
D'un Escalier ouvert, et de vaste étendue,
Les visions d'un songe, ou d'un enchantement,
N'ont jamais su former un si beau bâtiment.
J'ai su que l'amour même y fonde son Empire,
110 Depuis qu'une Princesse avec lui s'y retire ;
Nymphes toute adorable, illustre sang des Dieux,
Merveille de la terre, et chef-d'oeuvre des Cieux,
Dont la Beauté naissante, et la Vertu divine,
Augmentent la splendeur de sa haute origine.
115 Que de peuples un jour révéreront les Lois !
Elle sera l'objet des passions des Rois ;
Et combien que les Dieux soient d'essence immortelle,
Les Dieux assurément voudront mourir pour elle.
Poursuivant mon chemin dans une oblique tour,
120 Et côtoyant les Murs de ce plaisir séjour ;
J'ai rencontré des Paons, dont les divers plumages,
De la beauté des fleurs sont les vives images.
Je les ai vus marcher en superbe appareil,
Exposer leurs Miroirs aux rayons du Soleil,
125 Comme s'ils eussent dit à leurs chastes femelles,
Sommes-nous aussi beaux que vous nous semblez belles ?
Et tant plus cet éclat les rendait orgueilleux,
Plus ils me ravissaient d'un plaisir merveilleux.

LA VOLIÈRE.

J'ai vu d'autres oiseaux, de diverse peinture,
130 Dont le vol est borné d'une riche clôture,
Démentir par leur chant ceux qui contre raison,
Soutiennent qu'il n'est point d'agréable prison.
Dans le ressentiment de leur bonheur extrême,
Leurs noeuds leur sont plus doux que la liberté même ;
135 Et je crois en effet que ce lieu de plaisir,
Ne les retient pas tant, que leur propre désir.
Ces Sirènes des bois, ces volantes merveilles,
Ces divertissements des yeux, et des oreilles,
M'ont appris que l'Amour, ce doux charme des maux,
140 Est, comme le plaisir, la fin des Animaux.
Ce qui m'a plu surtout, ce sont deux Tourterelles
Qui se faisaient caresse, et du bec, et des ailes ;
Et de chastes baisers leurs flammes unissant,
Goûtaient ce que l'Amour a de plus ravissant.
145 Cependant mille oiseaux aux plumes émaillées,
Chantaient de si doux airs, sous leurs vertes feuillées,
Qu'à la fin j'ai pensé, que ces concerts charmants,
Servaient d'Épithalame à ce couple d'Amants.
Considérant toujours cette bande captive,
150 J'ai vu des passereaux, de nature lascive,
Éteindre la chaleur qui bouillait dans leur sein,
Et sans honte accomplir leur amoureux dessein ;
Déshonnêtes objets, dont la vue est blessée,
Et dont j'ai détourné, mes yeux, et ma pensée.
155 À même temps j'ai vu sur le bord d'un ruisseau,

La Cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
 D'une voix enrouée, et d'un battement d'aile,
 Animer le Canard, qui languit auprès d'elle,
 Pour apaiser le feu qu'ils sentent nuit et jour,
 160 Dans cette onde plus sale encor que leur amour.
 Lors j'ai dit en mon coeur ; si l'Amour ne sépare
 Ce qu'il a de commun, de ce qu'il a de rare,
 Le plaisir innocent d'avec l'impureté,
 L'esprit n'y trouve pas ce qu'il a souhaité.
 165 Mais comme un beau séjour d'autant plus nous contente,
 Qu'il nous montre d'objets qui passent notre attente,
 Poursuivant mon dessein, d'un regard curieux
 J'ai voulu visiter les restes de ces lieux ;
 J'ai traversé l'Ovale, où l'Écho qui résonne,
 170 Rend ces bois animés, plus que ceux de Dodone ;
 Là dans un Bastion peint de mille couleurs,
 J'ai vu de beaux jasmins, et d'autres belles fleurs,
 De qui l'aimable odeur, m'a bientôt fait connaître,
 Que des plus doux parfums Amour est le vrai maître.
 175 Tout ce qui m'a déplu, c'est que portant la main
 Sur l'une de ces fleurs, elle a pâli soudain ;
 Et cessant d'être belle, étant épanouie,
 Son éclat s'est terni, sa force évanouie :
 Si bien que retournant dessus mes premiers pas,
 180 J'ai vu sa feuille sèche, et son teint sans appas :
 Image des Beautés, dont le lustre visible
 Ne peut être estimé, s'il n'est inaccessible.
 Ce séjour haut et bas, dans ses diversités
 M'a fait voir de l'Amour les inégalités ;
 185 Et l'étroite union des plaisirs et des peines,
 Que nous donne son feu, dès qu'il glisse en nos veines.
 Du Tertre le plus haut de ce vaste séjour,
 Où le Soleil épand les derniers traits du jour,
 J'ai vu l'alignement d'une superbe Allée,

LE COURS.

190 Parmi son sable d'or de rubis étoilée,
 Couverte de rameaux, dont les feuillages verts,
 Conservent leur peinture, en dépit des hivers ;
 Recevoir en son sein nos Dieux, et nos Déesses,
 Dans leurs chars de triomphe, éclatant de richesses :
 195 Et leur fournir d'un Cours aussi délicieux,
 Que les Astres errants en trouvent dans les Cieux.
 Je crois que le Soleil, en faisant sa carrière,
 N'éclaire ce beau lieu du feu de sa lumière,
 Que pour nous faire voir dedans sa nouveauté,
 200 Son extrême longueur, ainsi que sa beauté ;
 Objet mystérieux, qui nous donne à connaître,
 Que depuis que l'Amour s'est rendu notre Maître
 Et que dans ses sentiers il engage nos pas,
 On y voit des longueurs, que l'on n'espérait pas ;
 205 Comme on y sent des maux, dont la suite infinie
 Nous fait incessamment blâmer sa tyrannie,
 Et publier partout, qu'on rencontre chez lui,
 Peu de contentement, avec beaucoup d'ennui.
 Après que ces Objets ont arrêté ma vue
 210 Dessus les raretés, dont leur grâce est pourvue,
 J'ai tout à coup ouï retentir dans les Airs

Un mélange de voix, et d'instruments divers ;
Dont l'aimable douceur tant de charme inspire,
Que je les veux goûter, plutôt que de les dire.
215 Esprits qui recherchez la Musique des Cieux,
Vous la pouvez ouïr, sans sortir de ces lieux.

ACTE I

SCÈNE I.

AGLANTE, seul.

Reine des changements, innocente Déesse,
Tes effets font bien voir notre extrême faiblesse ;
Quel dessein est si juste, et si bien concerté,
220 Qu'il ne dépende encor de ta légèreté ?
On peut délibérer, mais seule tu disposes ;
De ton désordre naît l'ordre de toutes choses :
Tu règues, sans égale, et ton aveuglement,
Renverse les projets du plus clair Jugement.
225 Je m'étais disposé pour un prompt Mariage ;
Ce matin m'engageait, et ce soir me dégage.
Ce qui m'était si doux, m'apporte de l'ennui ;
Je souhaitais hier, et je crains aujourd'hui :
La flamme du matin, le soir n'est plus que cendre ;
230 Et je me trouve pris, au point que je veux prendre.
Deux regards m'ont guéri ; mais un feu violent,
A succédé bientôt à cet autre plus lent :
Sur celui qui s'éteint, un bien plus grand s'allume ;
Le premier m'échauffait, et l'autre me consume,
235 Quels étaient ces regards, et quels plus doux vainqueurs,
Peuvent charmer les yeux, et triompher des coeurs ?
Ils ont pris ma Raison, et par une douce amorce ;
Aucun amour naissant, n'eut jamais tant de force.
Quel objet fut jamais, tant et sitôt aimé ?
240 Que ferait son discours, si ses yeux m'ont charmé ?

SCÈNE II.

Aglante, Asphalte.

ASPHALTE.

Quoi, je vous trouve ici ? Quelle est mon aventure ;
Mais que l'Art a bientôt ajusté la Nature !
Qu'il a d'un Voyageur fait un beau Courtisan !
Et que l'Amour, Aglante, est un prompt Artisan !

AGLANTE.

245 De quoi que parle Asphalte, il parle avec grâce,
Mais surtout, à railler aucun ne le surpasse :
Il fait, même en gaussant, aimer son entretien ;
Aussi, cher Confident, quel esprit vaut le tien ?

ASPHALTE.

L'oeil ne peut démentir ce changement extrême ;
250 Aglante ce matin, est autre que lui-même.
Quoi ? D'hier seulement, vous êtes arrivé,
Et depuis le Soleil à peine s'est levé,
Et je vous puis trouver ajusté de la sorte,
Les cheveux si poudrés, l'habit tel qu'on le porte ;
255 Enfin aussi poli, que si toujours la Cour,
Avait depuis dix ans, été votre séjour.
Mais, que vous goûtez mal le bien qui vous arrive !
D'où naît mal à propos, cette humeur si pensive,
En un jour que je vois si cher à vos amis,
260 Où de si doux appas, à vos vœux sont promis ?
De charmes infinis Cléonice est pourvue ;
Et brûlante d'amour, elle attend votre vue ;
Quel si secret ennui, vous peut affliger tant,
En un si grand sujet de paraître content ?

AGLANTE.

265 Ce que tu tiens ami, pour mon bonheur extrême,
Fait naître mon malheur, et c'est mon malheur même :
Il faut ouvrir mon cœur à ta fidélité ;
Mais Dieux ! Que diras-tu de ma légèreté ?

ASPHALTE.

L'amour veut-il ailleurs ranger votre franchise ?
270 De quelque objet nouveau votre âme est-elle éprise ?
Quel changement arrive en votre affection ?
Ne vous défiez point de ma discrétion.

AGLANTE.

Elle m'est trop connue, il faut que je t'avoue,
Comme de mes desseins la Fortune se joue ;
275 L'espoir et le succès souvent sont différents,
Je ne puis sans mourir, contenter mes parents.

ASPHALTE.

Ô Dieux, que dites-vous !

AGLANTE.

Ce que je devrais taire ;
 Écoute toutefois, je te vais satisfaire ;
 J'aime les plus beaux yeux, qui puissent voir le jour :
 280 Mais apprends depuis quand, et quel est mon Amour.
 Il te souvient qu'hier, après mon arrivée,
 Après avoir soupé, la table étant levée,
 Mon Oncle trouva bon, que je fusse conduit,
 Au logis des Baigneurs, où j'ai passé la nuit.
 285 Au sortir de ce lieu, ma première pensée,
 Dans un Temple prochain, vers le Ciel s'est dressée ;
 Assez près du logis de la jeune Beauté,
 Avec qui mon Hymen devait être arrêté.
 Là je priais le Ciel, que rien n'y fut nuisible,
 290 Attendant le moment qu'elle serait visible ;
 Quand de soudains rayons ont ébloui mes yeux,
 Et diverti mon coeur de l'entretien des Dieux.
 Telle, ou plus belle encor, que ne paraît l'Aurore,
 Aux yeux de son Chasseur, sur le rivage More ;
 295 La plus rare Beauté, que le Ciel vit jamais,
 A dans ce sacré lieu fait briller ses attraits.
 Au point qu'elle est entrée, qu'un changement extrême,
 M'a fait en un instant différent de moi-même ;
 Et sans la voir encor, mon corps, et mes esprits,
 300 D'un prompt saisissement se sont trouvés surpris.
 Les charmes infinis, qui parent son visage,
 Des yeux, et de l'esprit m'ont suspendu l'usage ;
 Et confus que j'étais, je savais seulement,
 Que ce que je voyais, était rare, et charmant.
 305 Plus je la contemplais, plus j'accroissais mes peines ;
 Une extrême froideur s'est glissée en mes veines ;
 Mais j'ai senti bientôt un effet différent ;
 Ma froideur s'est changée en un feu dévorant
 Et sentant cette ardeur, en naissant être telle,
 310 Je me croyais frappé d'une fièvre mortelle ;
 Et que l'air corrompu, m'avait mis à ce point,
 Où mon mal toutefois ne me déplaisait point.
 Ce poison me venait d'une cause si belle,
 Que je tenais toujours l'oeil attaché sur elle :
 315 J'aimais à me blesser, et mon soulagement,
 Dépendait du moyen d'accroître mon tourment.
 Ha ! Que l'Amour en moi faisait d'effets contraires !
 Ses coups surpassaient bien leurs forces ordinaires ;
 Je fus malade, sain, froid, chaud, vivant, et mort,
 320 Et tout par une cause, et par un même effort.
 Mais, pour te dire tout, cette Amour violente,
 Change jusqu'à mon Nom, je ne suis plus Aglante :
 On m'appelle Philène, et Mégate est le Nom,
 De l'adorable Objet, qui charme ma Raison.

ASPHALTE.

325 Cet Énigme est obscur, je ne le puis entendre.

AGLANTE.

Tu le sauras bientôt, je te le vais apprendre.
Quand après son excès, ce transport véhément,
M'a laissé recouvrer un peu de jugement ;
Par mon instruction, mon homme avec adresse,
330 De la Suivante a su le nom de la Maîtresse ;
Et j'ai vu son Laquais, que je me doutais bien,
S'approcher de mes gens, pour s'enquérir du mien.
Dieux ! Par quel heur mon Âme toute égarée,
Se vit-elle si tôt, et si bien inspirée ?
335 Et comment, si troublé, me ressouvins-je alors,
Que Philène est un Nom, qui marque mes transports !
Mon homme instruit par moi, me nomma de la sorte,
Et non pas sans dessein, ce changement m'importe ;
Mégate par le mien, peut-être m'eût connu,
340 Elle eut su le sujet, pourquoi je suis venu ;
Et pour quelle beauté, mon Oncle me destine,
Et cette connaissance eût causé ma ruine.
J'ai prévu ce danger, et le nom que j'ai pris,
Convient à cette ardeur, dont je me sens épris.

ASPHALTE.

345 Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ?

AGLANTE.

Il reste de te dire,
Que j'attends en ce lieu l'Objet de mon martyr ;
Car au sortir du Temple, et passant près de moi,
Elle a dit assez haut (à dessein, je le crois,
Parlant à sa compagne) allons aux Tuileries,
350 Entretien tantôt nos tristes rêveries :
Au reste, si j'entends ce langage muet,
Par qui l'oeil d'une Dame, exprime son secret ;
Et si la vive ardeur, dont mon âme est pressée,
Par trop de vanité ne flatte ma pensée ;
355 J'ose vivre, attendant l'honneur de la revoir,
Comme sans arrogance, aussi sans désespoir.
Certains traits de ses yeux, à qui la modestie
Laisait de leur douceur la meilleure partie,
M'ont dit secrètement, que je ne déplais pas
360 À cet Ange mortel, pourvu de tant d'appas.

ASPHALTE.

D'abord oyant parler d'une ardeur sitôt née,
Elle blessait mon sens, et je l'ai condamnée.
Mais ce récit entier, par un prompt changement,
M'oblige à condamner mon premier sentiment.
365 Votre Amour me ravit, plus qu'elle ne m'étonne,
Suivez, sans autre avis, celui qu'elle vous donne.

AGLANTE.

Que c'est un doux plaisir à l'esprit d'un Amant,
Que d'avoir un ami, qui flatte son tourment !
Puisque tous les moyens que la prudence essaie,
370 Au lieu de le guérir, croisse plutôt sa plaie ;
Toi, que j'ai vu toujours épouser mes désirs,
Compagnon de mes soins, comme de mes plaisirs ;
Et qui m'as si souvent, en de si longs voyages,
De ton affection rendu des témoignages ;
375 Par de nouveaux effets, prouve cette amitié,
En cette occasion, si digne de pitié ;
Et crois, que du succès qui suivra mon envie,
Dépend absolument, ou ma mort, ou ma vie.

ASPHALTE.

Croyez que je prends part à tous vos intérêts,
380 Et que tous vos désirs, me sont de doux arrêts.

AGLANTE.

Va donc chez mes parents, sous couleur de visite,
Tâcher à différer, la Loi qui m'est prescrite :
Retarde par tes soins, au moins d'un jour, ou deux,
L'accord de cet Hymen, si contraire à mes vœux.
385 Dis-leur, qu'avec plaisir j'attends ce Mariage ;
Mais plaignant le travail, que m'a fait mon voyage,
Dis que ce peu de temps, qu'ils me doivent laisser,
Est pour me reconnaître, et pour me délasser.

ASPHALTE.

Adieu ; pour un effet d'une telle importance,
390 Croyez que j'emploierai toute mon éloquence.

AGLANTE.

Fais donc tôt, je t'attends.

ASPHALTE.

Si mon effort est vain,
Blâmez-en mon malheur, et non pas mon dessein.

SCÈNE III.

ASPHALTE, sortant, et voyant entrer Cléonice.

Quelle rare merveille en ce lieu se présente ?
Ô qu'Aglante est heureux, en son amour naissante !
395 Si c'est de cet Objet qu'il est adorateur,
Et si de ces transports ce bel oeil est auteur.

SCÈNE IV.

Aglante, Cléonice, Mélinde.

AGLANTE.

Mais n'aperçois-je pas cet Objet sans exemple,
Que mes yeux ce matin adoraient dans le Temple ?
Dieux ! Que je suis heureux d'admirer de plus près,
400 Ces doux Astres d'Amour, et ces charmants attraits ;
Ô dieux ! Qu'a fait le Ciel, qui vous soit comparable ?

CLÉONICE.

On souffre, sans contrainte, une erreur favorable ;
Mais je reçois, Monsieur, votre civilité,
Si ce n'est sans plaisir, au moins sans vanité :
405 Mais une affliction sensiblement me touche,
Qui m'éloigne de vous, et me ferme la bouche.

AGLANTE.

Vous perdrai-je si tôt, et ne puis-je un moment,
Posséder l'entretien d'un Objet si charmant ?

CLÉONICE.

Je viens passer une heure en ce lieu solitaire,
410 Plus afin d'y rêver, qu'afin de me distraire ;
Et ce beau lieu me plaît, parce qu'il entretient,
Par un secret pouvoir, l'humeur où l'on y vient.
Je le cherche à dessein, dans l'ennui qui me presse,
Pour la vertu qu'il a de nourrir ma tristesse.

AGLANTE.

Pour rêver à souhait, et nourrir vos ennuis,
415 Vous ne devez chercher que les lieux où je suis ;
Puisqu'au point où m'a mis un déplaisir extrême,
Je suis la rêverie, et la tristesse même.

CLÉONICE.

Quel est ce déplaisir ? Un ennui partagé
420 À quelqu'un qui nous plaint, est beaucoup soulagé.

AGLANTE.

Un si triste discours, belle, et rare merveille,
N'est pas un entretien digne de votre oreille :
Vous voulez m'obliger à vous être ennuyeux,
Et tout autre discours, vous divertira mieux.

CLÉONICE.

425 L'ennui, comme la joie, a quelquefois ses charmes :
On voit de beaux tourments, et d'agréables larmes ;
Pouvez-vous contenter ma curiosité ?
Excusez toutefois mon importunité :
On ne peut vous entendre, en l'endroit où nous sommes.

AGLANTE.

430 Je plains, et justement, celui de tous les hommes,
Qui doit le plus se plaindre, et qui m'est le plus cher,
Mais son malheur est tel, qu'il vous pourrait toucher :
Épargnez-vous, Madame, une peine inutile.

CLÉONICE.

435 Dieux ! Déjà vos refus me rendent incivile,
Et c'est trop vous presser.

AGLANTE.

Je ne vous tairai rien,
Puisque vous agréez ce mauvais entretien :
Cet homme, à qui le Ciel se montre si sévère,
Me voit également sensible à sa misère :
Nous avons mêmes biens, nous avons mêmes soins ;
440 Et tous nos intérêts ont toujours été joints :
Ses parents l'ont porté, par un aveugle zèle,
Au parti d'une Fille, honnête, riche, et belle,
Et lui, qui jusqu'alors vivait sans passion,
Se laissait gouverner à leur discrétion :
445 Mais par un changement, que l'Amour a fait naître,
Ce jaloux Dieu des coeurs, s'est bien fait reconnaître :
Il veut qu'un bel Hymen soit l'effet de ses traits :
Il laisse disposer, mais il dispose après :
Il fait, quand il lui plaît, ou rompt un Mariage :
450 Il brûle, il refroidit, il délie, il engage ;
Surprend notre raison, change nos volontés,
Et des élections fait des nécessités.
Celui que je vous dis éprouve à son dommage,
Que les coeurs, tôt, ou tard, lui doivent rendre hommage :
455 Car une heure, un instant, a changé son désir,
Et l'Amour le contraint, en le laissant choisir.
Au point que le Soleil commençait la journée,
Qui devait arrêter son futur Hyménée,
Faisant ses vœux au Temple, une jeune Beauté
460 A ses yeux éblouis, et son coeur enchanté.
Des attraits infinis ont sa raison surprise,
Il s'est senti par eux arraché sa franchise :
Vers cet unique Objet, ses vœux se sont tournés,

Et ses premiers desseins ont été ruinés.
465 Cet amour le possède, avec tant de puissance,
Et cette Passion est telle en sa naissance,
Qu'il craint, désire, espère, et tremble en même temps ;
Dieux ! Que d'une Beauté les charmes sont puissants !
Il demeure interdit, en cette peine extrême,
470 Et ne peut contenter ses parents, ni soi-même.

CLÉONICE.

Ô Caprice plaisant de l'Amour, et du Sort !
L'admirable rencontre, et l'extrême rapport !
Je songeais au malheur d'une de mes parentes,
Qui passait en froideur les plus indifférentes ;
475 Et qui depuis deux jours, ressent à même point :
Les forces de ce Dieu, qu'elle ne craignait point,
Ses parents d'un accord, se choisissaient un Gendre,
Que son respect aveugle allait lui faire prendre,
Quand l'Amour se servant de son autorité,
480 A dessous d'autres lois rangé sa liberté :
Elle aime un inconnu, telle est son aventure ;
Et vous pouvez juger combien elle m'est dure ;
Puisque de votre Ami vous sentez les ennuis,
Et vous vous trouvez en la peine où je suis.

SCÈNE V.

Aglante, Cléonice, Mélinde, Orphise.

ORPHISE, à Cléonice.

485 J'arrive ici bien tard ; mais si je ne m'abuse,
Cette faute vous plaît, il n'y faut point d'excuse ;
Votre esprit trouve assez de quoi s'entretenir,
Et je crois qu'un Hymen en peut beaucoup fournir.
Mais dessus quel discours vous ai-je interrompue ?
490 Quel est ce Cavalier, si charmant à ma vue ;
Et qui paraît d'abord, pourvu de tant d'appas,
Qu'on ne peut, le voyant, ne s'en enquérir pas.

CLÉONICE.

Me trouvant par hasard en cette solitude,
Et croyant que j'étais en quelque inquiétude,
495 Sans m'avoir jamais vue, il m'est venu parler,
Ou pour me divertir, ou pour me consoler.
Mais il souffre le plus, et me contait sa peine ;
Si je me ressouviens, il s'appelle Philène :
Mais que le Ciel m'oblige, en t'envoyant ici !
500 Que tu me peux tirer d'un extrême souci !
Exerce en ma faveur tes bontés ordinaires ;
Vois chez nous en quel point sont toutes les affaires ;
Où l'on croit que je sois, si l'on ne m'attend pas.

ORPHISE.

Vous serez satisfaite, et j'y vais de ce pas.

SCÈNE VI.

Aglante, Cléonice, Mélinde.

CLÉONICE.

505 Dieux ! Qu'elle me causait une peine indicible !

AGLANTE.

Celle que je souffrais, était bien plus sensible ;
Vu qu'outre le plaisir d'un entretien si doux,
Que l'oreille, et les yeux goûtent avecque vous,
Elle m'ôtait encor le moyen de m'instruire,
510 Comment en ce malheur il me faudra conduire ;
Puisque de ces Amants l'accident est pareil.
J'implore là-dessus votre sage conseil :
De quel heureux avis à la fin s'est servie,
Celle qui vous est chère autant que votre vie ?

CLÉONICE.

515 Elle ne sait encor en cette Passion,
Où trouver ni secours, ni résolution,
Et pour ce que je tiens qu'étant ce que nous sommes,
Il nous est bien séant de prendre avis des hommes ;
Sachant votre vertu, j'ose vous consulter,
520 Pour apprendre celui que je lui dois porter.
Ne me refusez point cet avis salutaire,
Que cet extrême ennui lui rend si nécessaire.

AGLANTE.

Ha ! Que n'est mon pouvoir égal à mon désir !
Que j'allégerais tôt leur commun déplaisir !
525 Mais, ô rare Beauté, puis-je, sans vous déplaire,
Et sans que je paraisse insensé, téméraire,
Oser vous enquérir, si vous savez chanter.

CLÉONICE.

Quoi, cette qualité vous peut-elle importer ?

AGLANTE.

530 Elle peut soulager notre commun martyr ;
Mais je m'abuse hélas ! Et je croyais vous dire,
Celui de nos amis.

CLÉONICE.

Mes parents autrefois,
S'ils ne m'ont point flattée, ont estimé ma voix.

AGLANTE.

J'ose donc espérer une agréable issue,
D'une Prédiction, qu'à Naples j'ai reçue ;
535 Que j'avais oubliée, et dont mon souvenir,
En cet heureux moment, vient de m'entretenir.

Oyez ce qu'un Vieillard, un jour m'y fit entendre,
Lorsque j'étais encor en mon âge plus tendre.
Mon enfant, me dit-il, le plus beau de vos ans,
540 Ne se passera pas, sans des soucis cuisants ;
Un homme vous est cher à l'égal de vous-même,
À qui le sort réserve une misère extrême :
Vous prendrez telle part en son cruel ennui,
Que vous le sentirez à même point que lui :
545 Mais du chant d'une Fille, à qui toute autre cède,
Rendu par un Écho, viendra votre remède.
C'est ce qu'il me prédit, et pour notre repos,
Vous voyez qu'un Écho s'offre à nous à propos.
Servons leur passion, et tentons la Fortune,
550 Pour le soulagement de leur peine commune,
Faisons qu'Amour la traite avec moins de rigueur,
Et par une Chanson, enchantez ce Vainqueur.
On dit qu'il n'a point d'yeux, mais il a des oreilles ;
C'est pour les malheureux, qu'il fait plus de merveilles,
555 Répondant aux accents de votre belle voix,
Écho nous instruira peut-être de ses lois.
Obligez ces Amants, tentez la Prophétie,
Celle qu'on méprisait, est parfois réussie.
Mais il nous faut hâter, pour leur soulagement ;
560 Qui peut obliger tôt, oblige doublement.

CLÉONICE.

S'il ne faut qu'obéir, je puis vous satisfaire ;
Mais je n'ai pas de voix, capable de vous plaire :
J'y tâcherai pourtant.

AGLANTE.

Puisque votre bonté
Daigne les obliger de cette charité ;
565 Si vous le permettez, j'irai vers la fontaine,
Comprendre en quelques vers notre commune peine ;
Et combien le malheur de ces jeunes Amants,
Depuis leur Passion, nous coûtent de tourments.

CLÉONICE.

Et moi, pour vous laisser encor plus solitaire,
570 J'irai jusqu'au logis, me montrer à ma Mère.
Je ne tarderai point, c'est fort près de ce lieu ;
Faites votre chanson.

AGLANTE.

Elle vaut faite.

CLÉONICE.

Adieu.

ACTE II

SCÈNE I.

Cléonice, Mélinde.

CLÉONICE.

Que j'ai l'esprit confus ! Que je suis misérable !
Le trouble où je me vois, n'est-il pas déplorable ?
575 Je ne sais que choisir, je ne sais que quitter ;
Je reconnais mon mal, et ne puis l'éviter :
Je reconnais mon bien, et ne saurais le suivre ;
Je crains également, de mourir, et de vivre ;
Et ce qui plus m'étonne, est qu'en moins d'un moment,
580 J'ai perdu Liberté, Plaisir, et Jugement.

MELINDE.

Je ne vois rien en vous, qui me paraisse étrange :
Vous changez, il est vrai ; mais tout le monde change :
Hier, vous suiviez d'autrui l'aveugle passion,
Aujourd'hui vous suivez votre inclination.
585 Pour plaire à des Parents, hier vous aimiez Aglante ;
Pour Philène aujourd'hui, votre amour est ardente.
Aucun à mon avis, ne vous en peut blâmer,
C'est ne haïr personne, et c'est toujours aimer.

CLÉONICE.

Moque-toi, si tu veux, de mon cruel martyr,
590 Il n'importe, pourvu que Philène en soupire.

MELINDE.

Qui ne se rendrait pas à vos charmes si doux ?
Peut-être que Philène est plus blessé que vous.

CLÉONICE.

Sans m'en apercevoir, aurais-je su le prendre ?
Pourrait-il bien m'aimer ?

MELINDE.

Pourrait-il s'en défendre ?
595 Sait-on pas que vos yeux, ont assez de pouvoir,
Pour se faire adorer, si tôt qu'ils se font voir ?
Et que de votre Voix, jointe à votre guiterre,

Guiterre : petit instrument à cordes
proche de la guitare.

Les traits pourraient dompter tous les Rois de la terre ?
Qu'en fin.

CLÉONICE.

Tais-toi, Melinde, ou je vais te quitter,
600 Car c'est presque tout un, que trahir, et flatter ;
Si ta bouche disait ce que pense ton âme,
Tu blâmerais l'ardeur de ma nouvelle flamme.

MELINDE.

Et pour quelle raison, vous en peut-on blâmer ?
A-t-on fait quelque Loi, qui défende d'aimer ?

CLÉONICE.

605 Mais, aimer le premier que le Sort vous amène.

MELINDE.

Chacun a son Amant, et le vôtre est Philène :
Mais qu'est-ce qui vous rend l'esprit tant agité ?
Je vous vois regarder d'un et d'autre côté ;
Vous changez à tous coups, de couleur et de place ;
610 Vous paraissez de feu, vous paraissez de glace ;
À peine pouvez-vous m'écouter un moment,
Et votre trouble enfin, m'en donne infiniment.

CLÉONICE.

Las ! En me promenant dans ce lieu de délices,
Qui n'est plus rien pour moi, qu'un Enfer de supplices ;
615 Et brûlant d'y trouver cet aimable Vainqueur,
Qui, sans m'ôter la vie, a su m'ôter le coeur,
De quelles passions ne suis-je pas atteinte ?
Je flotte entre l'Espoir, le Désir, et la Crainte ;
En moi l'impatience allume tous ses feux ;
620 Et je fais moins de pas, que je ne fais de vœux,
Pour voir cet Inconnu, qui veut que je l'oblige,
De consulter l'Écho, sur l'ennui qui l'afflige.
Mais veut-il que j'en parle à l'Écho de ces lieux,
Plutôt que consulter les hommes et les Dieux ?
625 À quoi tend ce dessein ? Qu'est-ce qu'il en espère ?
Consulter un Écho, n'est pas chose ordinaire ;
Voudrait-il me charmer ? Est-il Magicien ?
Quant à moi, je crains tout, et je n'espère rien ;
J'obéis, et résiste à ce qu'il me commande,
630 Et ma perplexité ne peut être plus grande.
Si je savais pourtant, qu'il fût tel que je dis,
Au moins pour m'en défendre, en ce beau Paradis
J'invoquerais le Ciel, pour me donner des armes :
Mais peut-on résister aux douceurs de ses charmes ?
635 Je ne le voudrais pas, quand bien je le pourrais,
Et ne le pourrais pas, quand bien je le voudrais.
Ha ! Mon soupçon est faux, son port, sa bonne mine,
Ses attraits, ses discours, dont la grâce divine ;
Ses Vertus en un mot, sont les charmes puissants,
640 Dont il sait enchanter mon esprit, et mes sens.
Non, ma simplicité n'a jamais eu d'exemple ;
Quand il serait sorcier, aurait-il, dans un Temple,

Où je m'étais commise à la garde des Dieux,
Eu pouvoir de charmer mon âme par les yeux ?
645 Mais ma confusion s'augmente d'heure en heure ;
Ils ont permis pourtant qu'en leur propre demeure,
Où mon coeur adorait leur pouvoir immortel,
Philène soit venu me charmer à l'Autel :
Mais, ou quelque nuage enveloppe ma vue,
650 Ou je vois cet Objet, que j'aime, et qui me tue,
Le voici ?

MELINDE.

Qu'avez-vous ?

CLÉONICE.

Si tôt que je le vois,
Je ne sais quel transport me ravit hors de moi,
Qui me rend interdite, et fait que tout ensemble,
Je rougis, je pâlis, je m'assure, et je tremble.

MELINDE.

655 Il n'est pas moins confus, en s'approchant de vous ;
Il change de couleur, et chancelle à tous coups.

SCÈNE II.

Mégate, Cléonice, Philène, Mélinde.

MEGATE.

C'est venir un peu tard, accomplir sa promesse.

PHILENE.

Deux puissantes raisons excusent ma paresse ;
Pour vous je travaillais, et j'étais avec vous.

MELINDE.

660 Mégate, assurément il se moque de nous.

MEGATE.

Vous étiez avec moi ! C'est chose peu croyable,
L'excuse est obligeante, et non pas véritable :
Nous n'étions pas ensemble, ou j'étais en deux lieux.

PHILENE.

665 J'étais avecque vous, vous occupiez mes yeux,
Non pas ceux de mon corps, mais ceux de ma pensée,
Qui de suivre vos pas, ne peut-être lassée.

MEGATE.

Il feint d'être amoureux, c'est un causeur de Cour,
Qui se veut faire aimer, et n'avoir point d'amour,
Hé bien votre Chanson ?

PHILENE.

À la fin je l'ai faite ;
670 Mais le fâcheux métier, que celui d'un Poète ;
Et qu'il faut bien avoir l'esprit fait de travers,
Pour croire que sans peine, on fasse de beaux Vers !
Il faut pour les polir, donner cent coups de Lime,
Et chercher cent raisons, pour trouver une rime.
675 Ceux-ci m'ont bien coûté, quoiqu'ils vaillent bien peu ;
Au plus frais de ce bois, j'avais la tête en feu ;
Et craignant d'être vu, même au lieu le plus sombre,
À tous coups en rêvant, j'avais peur de mon ombre.
Enfin je les ai faits, pour ces pauvres amants,
680 Dont il faut à l'Écho faire ouïr les tourments ;
Pour savoir s'il voudra se rendre l'Interprète,
D'une Prédiction, qu'à Naples on m'a faite ;
Et si par sa réponse, ils pourront se tirer
Du Dédale, où l'Amour les a fait égarer.

MEGATE.

685 Il était malaisé, sur un sujet semblable
De faire une Chanson, qui fût plus agréable,
Mais pour l'air, qui l'a fait ?

PHILENE.

C'est moi-même.

MEGATE.

Il est beau ;
Et je n'y trouve rien, qui ne soit tout nouveau.
Je ne chante pas bien, mais pourtant je me pique
690 De savoir quelque chose, en l'art de la Musique.

PHILENE.

Philène va à l'Écho.

Je vais marquer la place, où vous devez chanter.

MEGATE.

Mélinde, si mes yeux ne peuvent l'arrêter,
Penses-tu que ma voix en puisse être capable,
Quand bien elle serait cent fois plus agréable ?

MELINDE.

695 Je ne m'y connais point, ou le même tourment,
Qui vous fait soupirer, le touche vivement ;
Mais sa feinte, peut-être, est pareille à la vôtre ;
Il se plaint comme vous, sous le nom de quelque autre ;
Il dupe qui le dupe ; et j'ai quelque soupçon,
700 Qu'il a fait pour vous deux cette chanson.

*Philène toussera à l'Écho, pour savoir s'il est bon, et puis il lui dira
ce qui semble.*

PHILENE.

Que je te parle.

ÉCHO.

Parle.

PHILENE.

Ô Dieux ! Qu'il me contente !

MELINDE.

Je le trouve excellent :

MEGATE.

Ça que j'y chante.

ÉCHO.

Chante.

CHANSON.

705 Si l'objet le plus beau qui respire le jour,
Brûle pour moi du feu d'amour ;
Malgré tous les conseils de la Discrétion,
Dois-je suivre sa Passion ?

ÉCHO.

Sa Passion.

MEGATE.

Suivant sa Passion, tu dis que je dois vivre ;
Mais il faut la connaître, avant que de la suivre.

PHILENE.

710 Quel Ange chante dans les Cieux
Mieux que cette beauté, qui fait tant de merveilles,
Son visage a charmé mes yeux ;
Et sa voix maintenant, enchante mes oreilles.
Voudrais-je donc bien m'échapper,
D'un servage si doux, et si digne d'envie ?
715 Mêmes ciseaux doivent couper,
La chaîne qui m'arrête, et le fil de ma vie.

Second Couplet.

MEGATE.

720 Si l'Amour en tous lieux veut être en liberté ;
Le tiendrai-je en captivité ?
Que dois-je aimer, Écho, prononce cet Arrêt,
Et j'aimerai ce qui te plaît :

ÉCHO.

Ce qui me plaît.

MEGATE.

Aimer ce qui me plaît ! Réponse favorable !
Et qui flatte l'ennui de mon mal incurable ;
Pour la troisième fois, voyons ce qu'il dira :
S'il parle encore ainsi, mon coeur l'adorera :
725 Je suivrai ses conseils, malgré tous les obstacles,
Et je l'estimerai le plus grand des Oracles.

Troisième Couplet.

MEGATE.

Si quelqu'un veut savoir, quel est ce faible Esprit,
Qu'en un moment l'Amour surprit ;
730 Et que deux Passions rangent dessous leur Loi ;
Divin Écho, dis que c'est toi.

ÉCHO.

C'est toi.

MEGATE.

C'est moi !

PHILENE.

Non, non, il parle à moi sans doute.

MEGATE.

Il parle à qui lui parle.

PHILENE.

Il parle à qui l'écoute.

MEGATE.

Souvent il parle à deux.

ÉCHO.

À deux ?

MEGATE.

Assurément,
C'est à vous deux qu'il parle, il le dit clairement :
735 Mais si veux-je pourtant, m'en éclaircir encore,
Avec cet Inconnu, que j'aime, et que j'adore.
Ne m'apprenez-vous point, comment vous appelez
Ce véritable ami, de qui vous me parlez ?

PHILENE.

740 L'excès de son amour, qui ne fait que de naître,
Beaucoup mieux que son nom, vous le fera connaître.
Mais vous importe-t-il de savoir quel il est ?

MEGATE.

Mais à me le celer avez-vous intérêt ?
Connaissons les blessés, pour guérir leurs blessures,
Et sachons-en les noms, comme les aventures.

PHILENE.

745 Nommez-moi donc aussi cette jeune Beauté,
Qui se vit dans un Temple ôter la liberté ;
A-t-elle autant que vous, de grâces et de charmes ?
Et sans cesse à son mal donnerez-vous des larmes ?

MEGATE.

750 Nous partageons ensemble, et douleur, et plaisir :
Nous n'avons qu'un espoir, nous n'avons qu'un désir ;
Pareilles toutes deux, d'esprit, et de visage :
Toujours même fortune, elle et moi nous courons,
Toutes deux près du port, nous avons fait naufrage :
Nous naquîmes ensemble, ensemble nous mourons.

PHILENE.

755 Ainsi ce jeune Amant, est un autre moi-même,
Et son malheur me plonge, en un malheur extrême ;
Nous partageons ensemble, et douleur, et plaisir :
Nous n'avons qu'un espoir, nous n'avons qu'un désir ;
Et nous sommes pareils d'esprit et de visage :
760 Toujours même Fortune, ensemble nous courons,
Tous deux proches du port, nous avons fait naufrage ;
Nous naquîmes ensemble, ensemble nous mourons.

MEGATE.

Mais dites-moi son nom, m'ayant dit son Histoire,
Qui me paraît étrange, et que j'ai peine à croire.

PHILENE.

765 L'Infortuné changea de nom, comme de coeur,
Dès l'heure que l'Amour, ce superbe Vainqueur,
Jusqu'aux pieds des Autels, vint troubler sa prière ;
Et que lui qui peut tout, fit descendre des Cieux,
Sous l'habit d'une fille, son Ange de lumière,
770 Qui sut brûler son âme, en éclairant ses yeux.

MEGATE.

Hé Dieux ! Que dites-vous ? Croirai-je à mes oreilles,
Et verra-t-on jamais des rencontres pareilles ?
Cette Fille changea de nom, comme de coeur,
Dès l'heure que l'Amour, ce superbe Vainqueur,

775 Jusqu'aux pieds des Autels, vint troubler sa prière ;
Et que lui, qui peut tout, fit descendre des Cieux,
Dessous l'habit d'un homme, son Ange de lumière,
Qui sut brûler son âme, en éclairant ses yeux.
Mais parlons d'eux encor, avec plus de franchise ;
780 Et disons leurs vrais noms à l'Oreille d'Orphise ;
Elle arrive, et sans peur j'ai commis de tous temps,
À sa discrétion, mes secrets importants.

PHILENE.

Je le veux, et je juge, en jetant l'oeil sur elle,
Qu'elle est également, et prudente, et fidèle.

SCÈNE III.

Orphise, Mégate, Philène, Mélinde.

MEGATE.

785 Qu'est-ce que dit ma Mère ? Hé bien, en mourrons-nous ?
Et faudra-t-il brûler au feu de son courroux ?

ORPHISE.

Votre esprit est troublé d'une crainte bien vaine :
De votre éloignement elle n'est point en peine ;
Et vous pouvez encor demeurer librement,
790 À jouir des douceurs d'un séjour si charmant.

MEGATE.

Quelles grâces, bons Dieux, ne te dois-je bien rendre,
Des soins que tous les jours pour moi tu daignes prendre ;
Sans toi je n'aurais pas une heure de repos,
Et pour nous obliger tu viens tout à propos,
795 D'un semblable désir ayant l'âme saisie,
Ce gentilhomme et moi, t'avons seule choisie,
Pour te dire un secret, que nous tenons si cher,
Qu'à tout autre qu'à toi, nous le voulons cacher.
Tu connaîtras par là quelles sont nos pensées,
800 Et si vers même but, elles sont adressées.

ORPHISE.

Vous me pouvez parler en toute liberté,
Puisque rien n'est plus grand que ma Fidélité ;
Quel est votre secret ?

*Philène dit ceci à demi haut à l'oreille d'Orphise ; et sont tous deux
fort loin de Mégate, et de Mélinde.*

PHILENE.

Le malheureux Philène
Dessous le nom d'autrui, représente sa peine.

ORPHISE.

*Orphise s'approche de Mégate, qui lui dit son secret à l'oreille ; de
la même sorte que Philène lui a dit le sien.*

805 En faites-vous autant ?

MEGATE.

Tu me vois aujourd'hui :
Représenter mon mal, dessous le nom d'autrui.

ORPHISE.

Je l'ai bien deviné :

MEGATE.

Que t'a-t-il dit, Orphise ?

ORPHISE.

Même chose que vous ;

MEGATE.

Dieux ! Que je suis surprise.

PHILENE.

Dites-moi son secret.

ORPHISE.

C'est le vôtre.

PHILENE.

810 La réponse est obscure, et je n'y comprends rien. Le mien ?

ORPHISE.

Songez à triompher, vous avez la victoire.

PHILENE.

La victoire ? Hé de quoi ?

ORPHISE.

D'un Coeur qui faisant gloire
D'avoir toujours vaincu, sans avoir rien aimé,
Est plus grand que le corps, qui le tient enfermé.

PHILENE.

815 Et de quel corps encore est ce Coeur invincible ?

ORPHISE.

De celui de Mégate.

PHILENE.

Ô Dieux ! Est-il possible ?

ORPHISE.

Elle vous aime.

PHILENE.

Moi !

ORPHISE.

Vous-même, et dans un jour,
Vous avez su dompter ce qui domptait l'Amour.

MEGATE.

Un mot, Orphise.

ORPHISE.

Hé bien.

MEGATE.

Qu'a-t-il tant à te dire ?

ORPHISE.

820 Rien, sinon qu'il languit sous l'amoureux Empire.

MEGATE.

Hé pour qui ?

ORPHISE.

Devinez.

MEGATE.

Je ne sais.

ORPHISE.

C'est pour vous ;
Et vous en rougissez de honte, ou de courroux.

MEGATE.

Nullement, mais il faut que tu te persuades,
Qu'en vain on sait l'Histoire et le nom des malades,
825 Si l'on ne sait aussi quel remède excellent,
Peut arrêter le cours de leur mal violent.
Philène, cherchons donc une prompte assistance,
Sans que sur un sujet d'une telle importance,
On nous voie amuser à parler si souvent
830 À l'Écho, qui n'est rien qu'un air frappé du vent ;
Et qui s'enferme au creux d'une Roche voûtée,
Dont la voix est reçue, et soudain rejetée.
Qu'Orphise vous écoute une seconde fois,
Sur les divers moyens, dont nous aurons fait choix,

835 Pour guérir la douleur, dont votre âme soupire,
Et que nous n'osons pas, l'un à l'autre nous dire ;
Et pour mieux obliger son esprit si discret,
À nous redire au vrai quel est notre secret ;
840 Savez-vous là-dessus, ce que je me propose ?
Sur ces arbres si beaux, écrivons quelque chose.

PHILENE.

Hé quoi ?

MEGATE.

Deux ou trois mots, de ce que vous et moi,
Avons délibéré de commettre à sa foi.

PHILENE.

Ne me commandez point d'écrire sur ces arbres,
Mais bien d'aller briser des Rochers, et des Marbres,
845 Et forcer des Lions, à tomber sous mes coups,
Si vous ne croyez pas que je puis tout pour vous.

MEGATE.

Ce propos ne saurait m'obliger davantage,
Mais allons commercer à finir cet ouvrage ;
Nous discourons sans cesse, et nous n'avancons rien.

PHILENE.

850 Mon vouloir est le vôtre.

MEGATE.

Et le vôtre est le mien.

Ils vont chacun sur un arbre.

MELINDE.

Qu'il est aisé de voir que ces deux belles âmes,
Ressentent vivement les amoureuses flammes !

ORPHISE.

Dieux ! Que s'étant quittés, ils marchent lentement !
À peine peuvent-ils se laisser un moment :
855 Leurs corps sont séparés, mais non pas leurs pensées,
Qui sont de mêmes traits mortellement blessées :
Voyez comme elle et lui, se conduisent des yeux.

MELINDE.

Je ne saurais juger lequel aime le mieux.

SCÈNE IV.
Asphalte, Orphise, Mélinde.

ORPHISE.

Venez vous divertir à voir ces deux personnes,
860 Qui ne changeraient pas leurs fers à des Couronnes ;
Et qui n'écrivent rien dans l'écorce des bois,
Qui ne soit dans leurs coeurs, mieux écrit mille fois,
Ils tâchent de cacher le feu qu'ils ont dans l'âme ;
Mais par leurs actions, il fait luire sa flamme :
865 Voyez, qu'écrivant ils ont certains transports,
Qui troublant leurs esprits, font frissonner leurs corps.
Amour conduis leur main, ou l'on ne pourra lire,
Ce que sur ces deux troncs tu les forces d'écrire.

ASPHALTE.

Nous sommes vous et moi de même sentiment ;
870 Et je crois que tous deux s'aiment parfaitement :
Mais ce pauvre Amoureux est bien loin de son compte,
Si l'Amour aujourd'hui le Devoir ne surmonte ;
Et rien dans son malheur ne le peut secourir,
Si ce n'est seulement, s'absenter, ou mourir.

ORPHISE.

875 Ensemble nous plaignons l'ennui qui les tourmente,
Car vous plaignez l'Amant, et moi je plains l'Amante.
Les parents l'ont promise au plus beau des humains,
Et la doive tantôt remettre entre ses mains.

MELINDE.

880 Mais sans peur du péril, où leurs amours les portent,
Des deux côtés du bois en même temps ils sortent.

SCÈNE V.
Mégate, Philène, [Orphise].

MEGATE.

Nous voici de retour, afin de te montrer,
Si dans même secret, on se peut rencontrer
Écoute.

Mégate dit tout bas à Orphise, ce qu'elle a écrit sur l'arbre.

ORPHISE.

Et vous Philène : ô merveille incroyable !
Vous m'avez dit tous deux une chose semblable.

Philène lui dit de la même sorte, ce qu'il a écrit sur l'autre.

PHILENE.

885 Serait-il bien possible ?

MEGATE.

Allons voir.

PHILENE.

Je le veux,
Le Ciel serait-il bien si propice à mes vœux ?

ORPHISE.

Si je ne vous dis vrai, j'ai perdu la mémoire.

PHILENE.

Qui ne voit le miracle, à peine le peut croire.

Philène à l'arbre.

Découvrir, et cacher son amour ;

890 Quel miracle plus grand, parut jamais au jour ?
Et quels sont les Destins, qui nos âmes assemblent ?
Comme nos accidents, nos pensées se ressemblent.

MEGATE.

Mégate à l'arbre.

Ouvrir, et fermer son cœur ;

895 A-t-il lu dans le mien cet aimable Vainqueur ?
De tout point sa pensée à la mienne est pareille ;
Et je vois, sans la croire, une telle merveille.

Ainsi même secret nos deux mains ont écrit.

PHILENE.

Ainsi dans nos deux corps, on n'a mis qu'un esprit.

MEGATE.

Ainsi nous désirons, et parler et nous taire.

PHILENE.

900 Ainsi même flambeau nous brûle, et nous éclaire.

MEGATE.

Ainsi même Nocher, sur les flots nous conduit.

PHILENE.

Ainsi même tempête, en même temps nous suit.

MEGATE.

Ainsi nous nous perdons en mêmes aventures.

PHILENE.

905 Ainsi nous découvrons, et cachons nos blessures ;
Et tombés par miracle en de mêmes langueurs,
Nous sommes tout ensemble, et vaincus, et vainqueurs,
Mais cet Énigme obscur ne se fait pas comprendre ;
Et pour moi, plus j'y rêve, et moins je puis l'entendre.
Découvrir tout ensemble, et cacher son amour !
910 C'est vouloir qu'à même heure, il soit et nuit, et jour,
Vouloir que l'Assurance accompagne la Crainte,
Et que la Vérité marche avecque la feinte ?

MEGATE.

915 Mais qui pourrait jamais cet Oracle exprimer,
Qui veut ouvrir un coeur, et qui veut le fermer ;
Je ne sais pas pour moi, s'il se peut qu'en même heure,
On sort libre, et captif, qu'on guérisse, et qu'on meure.

ASPHALTE.

920 Bons Dieux, avec quel trouble, et quel étonnement,
Se promène à grand pas, ce malheureux Amant !
Comme il se mord les doigts, et se frotte la tête.
Et comme à tous moments à cet Arbre il s'arrête !

ORPHISE.

Nous ne devons pas moins cette Fille observer :
Sans aucun mouvement, vous la voyez rêver,
Et semble que ses yeux, au défaut de sa bouche,
Sur cet Énigme obscur, consultent cette souche.

Philène et Mégate sortent du bois, et Orphise leur parle.

925 Hé bien ai-je rien dit contre la Vérité ?

PHILENE.

Le beau feu dont l'Amour rend notre âme allumée,
Plus que les autres feux, est rempli de fumée ;
965 Et nous étoufferait peut-être en un moment,
Faute de lui donner, un peu d'air seulement.

MEGATE.

Il a su tout à coup me forcer à me rendre ;
Il a fondu ma glace, il me réduit en cendre ;
Et me faut avouer qu'un plus digne flambeau,
970 Ne conduira jamais une Amante au tombeau.

PHILENE.

Est-il vrai que l'Amour, qui fait assez connaître,
Qu'en moi, pour me tuer vos beaux yeux l'ont fait naître,
Veuille que nous portions mêmes fers sous sa loi ;
Et si je meurs pour vous, que vous mouriez pour moi ?
975 Je ne mérite pas la moindre de vos larmes :
Je suis une conquête indigne de vos armes ;
Et la mort me doit être un juste châtement,
D'avoir osé sur vous, jeter l'oeil seulement.

MEGATE.

Ne blâmez point celui dont je fais tant d'estime,
980 Mais que mon coeur pourtant ne peut aimer sans crime,
Puisque j'ai des parents, qui veulent aujourd'hui,
Par un hymen forcé, me séparer de lui.
Il faut donc, pour chasser loin de nous cet orage,
Changeant leur volonté, rompre ce mariage,
985 Autrement.

PHILENE.

Ha ! Ce mot suffit pour me tuer.

ASPHALTE.

Dès le soir leur dessein se doit effectuer.

PHILENE.

Vous devez employer le Ciel et la Nature,
Pour détourner le cours d'une telle aventure.
Pour moi, chère beauté, quoi qu'il puisse advenir,
990 Je vous promets la Foi, je vous la veux tenir ;
Et plutôt qu'achever mon funeste Hyménée,
De cent coups de poignard, finir ma destinée.
Doncques, mon cher ami, qui prends part aux douleurs,
Qui vont noyer ma vie au torrent de mes pleurs ;
995 Si tu veux empêcher qu'aujourd'hui, je ne meure ;
Va, comme je t'ai dit, où mon père demeure ;
Et soit par tes discours, dont ses sens sont ravis,
Ou soit par tes raisons, ou soit par tes avis ;
Par amis, par faveur, de force, ou d'artifice,
1000 Fais tant, que ce dessein jamais ne s'accomplisse.

ASPHALTE.

J'en viens.

PHILENE.

Hé qu'as-tu fait ?

ASPHALTE.

Rien.

PHILENE.

Ô comble d'ennui !

ASPHALTE.

Ne désespérez point, il n'était pas chez lui,
J'y retourne.

PHILENE.

Va donc, et par quelque artifice,
Fais tant, que ce dessein jamais ne s'accomplisse.

ASPHALTE.

1005 Mais.

PHILENE.

Ne réplique point, je ne sais que trop bien,
Que pour me secourir, tu n'épargneras rien.

ASPHALTE.

J'y vais donc.

MEGATE.

Chère Orphise hélas ! Si ton envie
Est de vouloir aussi me conserver la vie,
Épuise ton esprit, promets-lui des présents ;
1010 Achète le secours de quelques médisants ;
Et brisant, s'il se peut, la chaîne qu'on m'a faite,
Fais tant, que cet Hymen se rompe, ou se remette.

ORPHISE.

Pour gagner votre mère, il n'est invention,
Dont je n'use, en faveur de votre affection :
1015 Mais rendez plus serein l'air de votre visage,
Car si de nos desseins elle a le moindre ombrage,
Tout est perdu, Mégate, il faudra, malgré vous,
Que cet homme inconnu, soit tantôt votre époux.

MEGATE.

Pour suivre tes conseils, sage, et prudente Orphise,
1020 Je me vaincrai moi-même, en si juste entreprise.

PHILENE.

Moi, je suivrai mon père, ou si je vais chez lui,
Je saurai, le voyant, déguiser mon ennui.
Cependant, permettez que je vous jure encore,
Par ce Dieu tout puissant, que dans vos yeux j'adore ;
1025 Qu'Espoir, Crainte, Parents, Menace, Affliction,
Ne pourront jamais rien sur mon affection.

MEGATE.

Ma bouche étant muette, en si grande tristesse,
Mes pleurs et mes soupirs, vous font même promesse.

ACTE III

SCÈNE I.

ARBAZE.

C'est doncques dans ces lieux qu'Aglante se promène,
1030 Asphalte me l'a dit, je n'en suis plus en peine ;
Mais j'ai mal pénétré le sens de ses discours,
Ou ce jeune Insolent a fait d'autres amours.
Aglante pris ailleurs, rejette Cléonice,
Le choix que j'en ai fait, lui tient lieu de supplice ;
1035 Un autre objet le charme, il me craint, il me fuit,
Et se laisse emporter au feu qui le séduit :
Mais j'en sais le remède, une jeune Voisine,
Admirable en adresse, et belle autant que fine ;
Que son père en mourant, laissa dessous ma loi,
1040 Dans ces beaux promenoirs se doit rendre après moi.
Ses yeux vont faire essai de leur plus douce force,
À lui jeter du change une insensible amorce ;
Solliciter ses vœux, et partager son coeur,
Avecque les attraits de ce premier Vainqueur ;
1045 Entre deux passions son âme balancée,
Ne suivra plus ainsi son ardeur insensée ;
Et la raison alors reprenant son pouvoir,
Le rangera peut-être aux termes du devoir.
Rends inutile, Aglante, un si long artifice ;
1050 Ne me résiste point, viens voir ta Cléonice :
Tout est prêt chez sa Mère, et l'on attend que toi,
Pour lui donner ta main, et recevoir sa foi.
Songe avec quel amour, avec quelle tendresse,
De tes plus jeunes ans, j'élevai la faiblesse.
1055 Verrai-je tant de soins, payés par un mépris,
Et ta rébellion en devenir le prix ?
Souffre que la Raison soit enfin la plus forte ;
Tache de mériter l'amour que je te porte.
Mais le voici qui vient, son visage étonné
1060 M'est un signe bien clair d'un esprit mutiné ;
Et je n'apprends que trop d'une telle surprise,
Qu'une ardeur aveuglée engage sa franchise.

SCÈNE II.

Arbaze, Aglante.

ARBAZE.

Aglante, quel dessein vous fait ainsi cacher ?
Prenez-vous du plaisir à vous faire chercher ?
1065 D'où venez-vous enfin ?

AGLANTE.

De ce proche Ermitage.

ARBAZE.

Et qui vous y menait ?

AGLANTE.

Ce fatal Mariage.
Prêt d'en subir le joug, sur la foi de vos yeux,
J'ai voulu consulter ces truchements des Dieux :
J'ai voulu m'informer de l'apprêt nécessaire,
1070 À finir dignement une si grande affaire,
Me résoudre avec eux de la difficulté,
Qui me tient, malgré moi, l'esprit inquiet,
Et soutenant mes sens, contre votre puissance,
Mêle un peu d'amertume à mon obéissance ;
1075 Promettre à Cléonice un amour éternel,
Sous la sainte rigueur d'un serment solennel,
Avant que la voir, avant que de connaître
Si ses attraits auront de quoi la faire naître :
Certes quoi qu'il m'en vienne, et de biens et d'honneur,
1080 C'est bien mettre au hasard, mon repos, et mon heur,

ARBAZE.

Quel avis sur ce point vous donnent vos Ermites ;

AGLANTE.

Un deus tout chargé d'ans, et comblé de mérites,
(Plût aux Dieux, qu'avec moi, vous l'eussiez entendu)
Sans doute à ses raisons vous vous seriez rendu,
1085 Mon enfant m'a-t-il dit, en l'état où vous êtes,
Ne précipitez rien, voyez ce que vous faites :
L'Hymen n'est pas un noeud, qui se rompe en un jour,
C'est un lien sacré, mais un lien d'amour ;
Et qu'est-ce que l'Amour, qu'une secrète flamme,
1090 Qui pénètre les sens, pour entrer dans une âme ?
Nos sens ouvrent la porte à ce Maître des Dieux,
Et cet aveugle Enfant a besoin de nos yeux.
D'ailleurs, où prenez-vous l'indiscrete assurance,
D'approcher ses Autels, avec irrévérence ?
1095 Sans qu'aucune étincelle ait pu vous enflammer,
Sans savoir seulement, si vous pourrez aimer ?
Faire de votre Foi les Dieux dépositaires,
Est-ce avoir du respect pour leurs sacrés mystères ?

Et n'est-ce pas assez, pour attirer sur vous
1100 L'implacable rigueur de leur juste courroux ?

ARBAZE.

Enfin vous en croyez ce vénérable père.

AGLANTE.

Je respecte les Dieux, et je crains leur colère.

ARBAZE.

Ô l'excellent prétexte ! Qu'il est merveilleux !
Au retour d'Italie être encor scrupuleux !
1105 Les Dieux, s'ils n'étaient bons, puniraient cette feinte :
C'est ne les craindre pas, qu'abuser de leur crainte :
Offrez-leur seulement, avec un peu d'encens,
Une âme pure et nette, et des vœux innocents ;
Et de présumez pas, qu'aucun d'eux s'intéresse,
1110 Par quels yeux un Amant choisisse une Maîtresse.
Ceux d'un autre vous-même, employez à ce choix,
De votre vieil Rêveur ne faussent point les lois.
Les vôtres, et les miens, ne sont que même chose ;
Que sur mon amitié votre esprit se repose.
1115 Vous savez que mon coeur, est à vous tout entier,
Que je vous tiens pour fils, et pour seul héritier ;
Que pour vous assurer d'un amour plus sincère,
Je quitte le nom d'Oncle, et prends celui de père ;
Qu'en vos prospérités, j'arrête mes désirs,
1120 Qu'à vos contentements j'attache mes plaisirs ;
Et que mon sort du vôtre étant inséparable,
Je ne puis être heureux, et vous voir misérable.
Puisque de vos malheurs je sentirais les coups,
Craignez-vous que je fasse un mauvais choix pour vous.
1125 Celle à qui ma prudence aujourd'hui vous engage,
Rangerait sous ses lois, l'homme le plus sauvage :
Sa beauté ravissante, et son esprit charmant,
Malgré vous, dès l'abord vous feront son Amant :
Elle est sage, elle est riche.

AGLANTE.

Elle est inestimable :
1130 Mais donnez-moi loisir de la trouver aimable :
Un regard y suffit, et rien ne fait aimer,
Qu'un certain mouvement, qu'on ne peut exprimer.
Un prompt saisissement, une atteinte impourvue,
Qui nous blesse le coeur, en nous frappant la vue.
1135 Le coup en vient du Ciel, qui verse en nos esprits
Les principes secrets de prendre, et d'être pris :
Tel objet perce un coeur, qui ne touche pas l'autre ;
Et mon oeil voit peut-être autrement que le vôtre.
Encor si mon malheur vous pouvait rendre heureux,
1140 Je courrais au devant de mon sort rigoureux :
Mais puisque mon Destin, du vôtre inséparable ;
Vous ferait malheureux, si j'étais misérable ;
Pour vous rendre content, souffrez que je le sois,
Et que mes yeux au moins examinent le choix.

ARBAZE.

1145 Pensez à l'accepter, sans me faire paraître,
Que quand je suis content, vous avez peine à l'être ;
Tandis entretenez cette jeune Beauté ;
C'est un soin, que lui doit votre civilité :
Nous sommes ses voisins.

SCÈNE III.

Arbaze, Florine, Aglante.

FLORINE.

1150 Quoi, Monsieur, ma présence
De l'oncle, et du neveu, trouble la conférence ?

ARBAZE, en s'en allant.

Avant que de vous voir, j'étais sur le départ,
Et vous n'aimez pas tant l'entretien d'un vieillard.
Je crois que mon adieu vous plaira davantage,
Puisqu'il vous abandonne, un Galand de votre âge.

FLORINE.

1155 Il a toujours le mot ; et sous ses cheveux gris,
Sa belle humeur fait honte aux plus jeunes esprits.

AGLANTE.

Son bonheur à mon gré passe bien l'ordinaire,
Puisque tout vieux qu'il est, il a de quoi vous plaire.

FLORINE.

1160 À qui ne plairait pas un Vieillard si discret ?
Je ne puis le celer, je n'en vois qu'à regret :
J'aime bien leur adieu, mais non pas leur présence :
Lui, qui s'en doute assez, me fuit par complaisance ;
Et m'avoir en partant laissé votre entretien,
C'est un nouveau sujet de lui vouloir du bien.

AGLANTE.

1165 Son adieu va produire un effet tout contraire :
J'ai l'esprit tout confus, pour ne vous pas déplaire :
Et le pesant chagrin, qui m'accable aujourd'hui,
Vous donnera sujet de vous plaindre de lui ;
Dans le secret désordre, où mon âme est réduite,
1170 Mon humeur est sans grâce, et mes propos sans suite ;
Je ne suis bon enfin, qu'à vous importuner.

FLORINE.

Bien moins que votre esprit ne veut s'imaginer,
Mon naturel est vain, je me flatte moi-même :
Quand on m'entretient mal, je présume qu'on m'aime.

- 1175 Je crois voir aussitôt, un effet de mes yeux,
Et l'on me plairait moins, de m'entretenir mieux :
Un discours ajusté, ne sent point l'âme atteinte ;
Plus il a de conduite, et plus il a de feinte :
Le désordre sied bien à celui d'un Amant,
1180 Quelque confus qu'il soit, il parle clairement ;
Or moi qui ne suis pas de ces capricieuses,
Qui donnent à l'Amour des lois injurieuses :
En mettent le haut point à se taire, et souffrir,
Et s'offensent des vœux qu'on ose leur offrir ;
1185 Orphise et Cléonice sortent, et écoutent leurs discours.
Je vous estimerais envieux de ma gloire,
Si vaincu par mes yeux, vous cachiez ma victoire.
Parlez donc hardiment, du feu que vous sentez,
Ne soyez point honteux des fers que vous portez.
1190 Sitôt qu'on est blessé, j'aime à voir qu'on se rende,
Et mon cœur pour le moins vaut bien qu'on le demande.
Je ne suis pas d'humeur à vous laisser périr ;
Mais, sans savoir vos maux, les pourrais-je guérir ?
Le silence en Amour est un lâche remède,
1195 Tâchant à vous aider, méritez qu'on vous aide :
Laissez à votre bouche expliquer les discours,
Que vos yeux languissants me font de vos amours.

SCÈNE IV.

Aglante, Cléonice, Orphise, Florine.

CLÉONICE.

Orphise, entendez-vous cette jeune éventée ?
Orphise et Cléonice sont encore cachés, en sorte qu'on les voit.

ORPHISE.

- 1200 Ne craignez rien, ma soeur, elle s'est mécomptée,
Attaque qui voudra le cœur de votre Amant :
Ce n'est pas un butin qu'on enlève aisément ;
Oyez-le répartir à cette effronterie.

FLORINE.

- 1205 Quoi ? Monsieur, vous voilà dedans la rêverie ?
Vous consultez encor, et votre bouche a peur,
De confirmer un don, que me fait votre cœur ?

AGLANTE.

- Il serait trop heureux d'un si digne servage,
S'il pouvait être à vous, sans devenir volage :
Un autre objet possède et mes Vœux, et ma Foi ;
1210 Ne me demandez point, ce qui n'est plus à moi :
Quand même je pourrais disposer de mon âme,
Pourriez-vous accepter une si prompte flamme ?
Pourriez-vous faire état d'un cœur si tôt en feu ?
Prise-t-on un captif, quand il coûte si peu ?
1215 L'ennemi qui combat signale sa défaite,
Et couronne bien mieux le Guerrier qui l'a faite ;
Mais celui qui se rend, perd beaucoup de son prix,

Et fait si peu d'honneur, qu'il reçoit du mépris :
Vous triompheriez mieux si j'osais me défendre ;
1220 La Gloire est à forcer, et non pas à surprendre ?

ORPHISE, à Cléonice.

Après cette réponse, elle doit bien rougir.

FLORINE.

Je sais comme mes yeux ont coutume d'agir,
Si vous êtes honteux d'une flamme si prompte,
Il faut que mon exemple emporte cette honte.
1225 Il est vrai, je vous aime autant que vous m'aimez
Un moment a nos coeurs l'un à l'autre enflammés ;
Soyez vain comme moi, de ma flamme naissante :
Plus un effet est prompt, plus sa cause est puissante.

AGLANTE, apercevant Cléonice, et allant à elle.

Il ne faut pas que Cléonice paraisse sur le Théâtre, en sorte qu'elle puisse être connue de Florine : elle doit être cachée à demi derrière un arbre, couvrant sa face de son mouchoir.

Voici mon cher amour, adorable Beauté.

FLORINE, l'interrompant.

1230 Cherchez-vous un Asile à votre liberté ?
Vraiment vous choisissez un fort mauvais refuge ;
Vous courez vers Orphise, et je la prends pour juge.
Faites-moi la raison d'un voleur de mon bien ;
Qu'il me rende mon coeur, ou me donne le sien.

AGLANTE.

1235 ConteZ-lui vos raisons, je vous laisse avec elle.

FLORINE.

Quoi ? Vous continuez à faire le rebelle ?

AGLANTE.

Dérobons-nous, mon âme, à l'importunité,
Dont nous menace encor son babil affété.

CLÉONICE.

Mon amour est ravi d'une telle retraite.

SCÈNE V. Orphise, Florine.

ORPHISE.

- 1240 Comment vous trouvez-vous d'avoir fait la coquette ?
Vous avez tant de grâce à souffrir un refus,
Que personne après vous, ne s'en mêlera plus.
Les Filles donc ainsi perdent la retenue ?
Et depuis quand la mode en est-elle venue ?
1245 Vous vous offrez vous-même ; ah ! J'en rougis pour vous.

FLORINE.

Mille s'offre à moi, que je dédaigne tous.
Mais si je fuis tant d'Amants, dont je suis recherchée,
J'en puis rechercher un, quand mon âme est touchée :
Un peu d'amour sied bien, après tant de mépris.

ORPHISE.

- 1250 Un coeur se défend mal, quand il est sitôt pris ;
Et pour dire en un mot, tout ce que je soupçonne ;
Qui peut en prier un, n'en refuse personne.

FLORINE.

Orphise, quelle humeur est la vôtre aujourd'hui,
Que par vos sentiments, vous jugez ceux d'autrui ?

ORPHISE.

- 1255 On vous connaît assez, et vous êtes de celles,
Que mille fois le plâtre a fait passer pour belles ;
Dont la vertu consiste en de vains ornements ;
Qui changent tous les jours de rabats, et d'Amants :
Leurs inclinations ne tendent qu'à la bourse ;
1260 C'est là de leurs désirs et le but et la source :
Voyez-les dans un Temple, importuner les Dieux,
Les prières en main, la modestie aux yeux :
Il n'est trait de pudeur, qu'elles ne contrefassent ;
Et Dieu sait comme alors les Dupes s'embarrassent.
1265 Elles savent souvent jeter mille hameçons,
Et se rendre au besoin en diverses façons :
Après tout je vous plains ; ce courage farouche
Ne vous est échappé, qu'à faute d'une mouche,
Encor en assassin, vous lui perciez le coeur ;
1270 Le fard déplaît sans doute à ce fâcheux vainqueur,
Et rend votre beauté tellement éclatante,
Que son esprit bizarre en a pris l'épouvante.

FLORINE.

- Je ne connus jamais ce que vous m'imputez,
Et ne veux point répondre à tant de faussetés :
1275 Ma vie est innocente, et ma beauté naïve
Ne doit qu'à ses attraits les coeurs qu'elle captive.
Si j'ai quelques défauts, ils ne sont point cachés,

Sous le fard éclatant, que vous me reprochez ;
 Et quand bien le reproche en serait légitime,
 1280 Orphise d'un nom d'Art feriez-vous un grand crime ?
 Jamais une Beauté ne se doit négliger ;
 Quand la Nature manque, il la faut corriger ;
 Est-ce honte d'aller par ces Métamorphoses
 À la perfection, où tendent toutes choses ?
 1285 La Raison, la Nature, et l'Art en font leur but ;
 L'Amour, Roi de nos coeurs, veut ces soins pour tribut,
 Et tient pour bon sujet un esprit qui n'aspire,
 Qu'à trouver les moyens d'agrandir son Empire.
 C'est gloire de mourir pour ce Maître des Dieux,
 1290 Qui s'exprime pour vous de l'usage des yeux.
 Si pour lui, se défaire est un vrai Sacrifice,
 Se refaire pour lui, le nommez-vous un vice ?
 Ce qu'on fait pour lui plaire, osez-vous le blâmer ?
 Orphise quand on aime, il se faut faire aimer,
 1295 L'Amour seul, de l'Amour est le prix véritable ;
 Et pour se faire aimer, il faut se faire aimable.
 Cette Belle, en effet, de qui l'on parle tant,
 Tient du secours de l'Art ce qu'elle a d'éclatant ;
 Cependant sa beauté, pour être déguisée,
 1300 A-t-elle moins d'amants ? Est-elle moins prisée ?

ORPHISE.

Celle qu'en ses discours vous venez d'attaquer,
 Quand elle l'aura su, pourra vous répliquer :
 Pour moi, sans intérêts, dedans cette mêlée,
 Je vais chercher Mégate, au bout de cette allée.

FLORINE, seule.

1305 Arbaze, c'est pour toi que j'en ai tant souffert,
 Pour toi j'ai feint d'aimer, et mon coeur s'est offert :
 Pour t'avoir obéi, l'on m'a persécutée ;
 Aglante ne me prend que pour une affétée,
 Et consommé d'un feu contraire à son devoir,
 1310 Néglige également ma feinte, et ton pouvoir.
 Orphise cependant, sans pénétrer mon âme,
 Juge par mes discours, de l'objet de ma flamme ;
 Simple, qui ne sait pas, que mon esprit discret,
 Rarement à ma bouche expose un tel secret ;
 1315 Que jamais mon ardeur n'est aisément connue,
 Et que plus j'ai d'amour, plus j'ai de retenue.
 Aux Filles c'est Vertu de bien dissimuler :
 Plus nos coeurs sont blessés, moins il en faut parler :
 Si j'ose toutefois me le dire à moi-même,
 1320 À travers ces rameaux j'aperçois ce que j'aime :
 C'est mon Asphalte, ô Dieux ! Il vient, dissimulons,
 Et ne découvrons rien du feu dont nous brûlons.

SCÈNE VI. Asphalte, Florine.

ASPHALTE.

Trouver Florine seule, et dans les Tuileries,
Sans avoir d'entretien que de ses rêveries ?
1325 Quoi ? Tant de solitude, auprès de tant d'appas,
Certes c'est un bonheur que je n'attendais pas.
Je n'osais espérer d'occasion si belle,
À lui conter l'ardeur, qui me brûle pour elle.

FLORINE.

Que votre esprit est rare ! Et sait adroitement
1330 Faire une raillerie, avec un compliment ;
Afin qu'à votre amour je sois plus obligée :
Vous me traitée d'abord en fille négligée,
Qui tient si peu de coeurs asservis sous sa loi,
Que mêmes en ces lieux elle manque d'emploi.
1335 Est-ce ainsi qu'Amant cajole ce qu'il aime ?

ASPHALTE.

Ah ! Ne m'imputez pas cet indigne blasphème ;
Je sais trop que vos yeux règnent en toutes parts,
Et que chacun se rend à leurs moindres regards.

FLORINE.

Exceptez-en Aglante, il m'a bien fait paraître,
1340 Que Florine n'est pas ce qu'elle pensait être.

ASPHALTE.

Il est vrai qu'il adore un autre Objet que vous,
Et votre esprit peut-être en est un peu jaloux :
Mais si vous aviez vu l'excès de sa tristesse,
Et combien de soupirs lui coûte sa Maîtresse,
1345 Vous seriez la première à plaindre ses malheurs.

FLORINE.

Quelque orgueilleux mépris fait naître ses douleurs.

ASPHALTE.

La Beauté dont Aglante idolâtre les charmes,
D'un déluge de pleurs accompagne ses larmes ;
Arbaze, unique auteur de tous leurs déplaisirs,
1350 Oppose sa puissance à leurs chastes désirs :
Son esprit irrité court à la violence ;
La prière l'aigrit, et la Raison l'offense :
Il vient, la force en main, et l'ayant vu partir,
J'ai cru de mon devoir, de les en avertir.

*Il faut toujours remarquer que Cléonice ne doit paraître le visage
découvert devant Florine.*

1355 Les voilà tout en pleurs

FLORINE.

Évitons leur présence :
Mes larmes ne sauraient couler par complaisance :
Mon humeur est trop gaie, et pour ne rien celer,
J'aime mieux rire ailleurs, que de les consoler.

SCÈNE VII.

Cléonice, Aglante.

CLÉONICE.

1360 Mon Philène, as-tu donc un père si barbare,
Qu'il veuille séparer une amitié si rare ?

AGLANTE.

Vous l'avez entendu ; ce vieillard inhumain,
Pour en rompre les noeuds, vient la force à la main,
Et dès le soir me livre à cette autre Maîtresse,
Résolu que ma Foi, dégage sa promesse.

CLÉONICE.

1365 Ah dure Tyrannie ! Ah rigoureux Destin !
Donc un si triste soir suit un si beau matin ?
Le même jour propice, et contraire à nos flammes,
Va désunir deux corps, dont il unit les âmes ;
Fait que nos biens et nos maux, et du matin au soir,
1370 Voit naître nos désirs, et mourir notre espoir.

AGLANTE.

L'Amour, ce doux vainqueur, ce père des délices,
Ainsi n'a pour nous deux, que de cruels supplices ;
Et ce Tyran fait naître, aux dépens de nos pleurs,
D'un moment de plaisirs, un siècle de douleurs.

CLÉONICE.

1375 Hélas ! Que de tourments accompagnent ses charmes !
Et qu'un peu de douceur nous va coûter de larmes !
Il me faut donc te perdre, et dans le même lieu,
Où j'ai reçu ton cœur, recevoir ton Adieu !
Sanglots, qui de la voix me fermez le passage,
1380 Jusques à cet adieu permettez m'en l'usage ;
Et lors que le Soleil ayant fini son tour,
Les flambeaux d'Hyménée éteindront ceux d'Amour,
Étouffez, j'y consens, cet Objet déplorable,
Des plus âpres rigueurs d'un sort impitoyable.
1385 Philène, ainsi ma mort dégagera ta foi,
Ton cœur pourra brûler pour un autre que moi :
Tu pourras obéir, sans me faire d'injure :
J'aime sans inconstance, et change sans parjure.

AGLANTE.

Un père veut forcer un coeur à vous trahir,
1390 Et vous croyez ce coeur capable d'obéir ?
Ah que vous jugez mal d'une amitié si forte !
Si notre espoir est mort, ma flamme n'est pas morte :
La naissance n'a point d'assez puissantes lois ;
Pour me faire manquer à ce que je vous dois :
1395 Recevez de nouveau la foi que je vous donne,
D'être à jamais à vous, ou de n'être à personne.

CLÉONICE.

Hélas ! En quel état le malheur nous réduit !
Faut-il d'un tel amour n'espérer point de fruit !

AGLANTE.

Aimons-nous, et souffrons ; aimé de ce qu'on aime,
1400 On trouve des plaisirs dans la souffrance même.

CLÉONICE.

Aimons-nous, et souffrons ; deux coeurs si bien d'accord,
Trouveraient des plaisirs dans les coups de la mort.

AGLANTE.

Résolus à mourir, qu'avons-nous plus à craindre ?

CLÉONICE.

Mourant avec plaisir, qu'avons-nous plus à plaindre ?

AGLANTE.

1405 Plaignons-nous, mais du Ciel, qui fait que le trépas,
Au plus beau de notre âge, a pour nous tant d'appas.

CLÉONICE.

N'accuse point le Ciel de ce que fait son père.

AGLANTE.

Mon âme c'est de là que part notre misère ;
C'est lui qui nous traverse ; et les Dieux sont jaloux,
1410 Qu'en leur Temple mes vœux ne s'adressaient qu'à vous ;
Au pied de leurs Autels, j'adorais leur image ;
Était-ce donc vous rendre un trop léger hommage ?
Ô Dieux ! D'un feu si pur faites-vous un forfait ?
Vous pouvais-je adorer en un plus beau portrait ?
1415 Que votre jalousie, ou votre haine éclate,
Jusques dans le tombeau j'adorerai Mégate,
Inventez des tourments à me priver du jour,
Ma Vie est en vos mains, mais non pas mon Amour.

CLÉONICE.

N'irrite point les Dieux, et retiens ces blasphèmes ;

1420 Je te jure, mon Coeur, les Puissances suprêmes,
Dont la seule bonté nous pourra secourir,
Que si tu n'es à moi, je saurai bien mourir.

AGLANTE.

Parmi tant de malheurs, quel bonheur est le nôtre,
Puisqu'en dépit du Sort, nous vivons l'un en l'autre !
1425 Et s'il nous faut mourir, nous finirons ainsi.

CLÉONICE.

Adieu, ma chère vie, éloigne-toi d'ici ;
Fuis ce fatal Hymen ; qu'un père te prépare.

AGLANTE.

Oui, je vais vous quitter, de peur qu'il nous sépare ;
Mais avec un serment, que malgré son effort,
1430 Nous aurons pour nous joindre, ou l'Hymen, ou la Mort.

ACTE IV

SCÈNE I.

ARBAZE, suivi de deux Braves.

Quelle fatalité changeant l'esprit d'Aglante,
Renverse nos desseins, et trompe notre attente :
Il s'approchait d'Hymen, qui lui tendait les bras,
Et ce Capricieux s'arrête au dernier pas.
1435 Il semblait souhaiter cette union sacrée,
Il brûlait d'être au Temple, et demeure à l'entrée :
Il promet, il s'engage, il veut précipiter,
Et devient froid et lent, au point d'exécuter :
Chacun de voeux communs bénit cette journée,
1440 Ses parents assemblés pressent cet Hyménée ;
Il goûte moins son bien, quand chacun le ressent ;
Il est seul nécessaire, et seul il est absent.
Beaux lieux, plaisant séjour, ombres, arbres, fontaine,
Découvrez-nous Aglante, épargnez notre peine ;
1445 Et pour prix de ce bien, puissent toujours vos bois
Être les promenoirs les plus beaux de nos Rois.
Vous, secondez ma peine, et que votre assistance,
S'il ne me suit de gré, force sa résistance.
Par force, ou par amour, tirons-le de ces lieux ;
1450 Quelle ombre, quels détours le cachent à nos yeux ?

UN DES BRAVES.

Modérez seulement un ennui si sensible ;
Nous le rencontrerons, s'il est encor visible ;
Et lors la violence, au défaut de l'Amour,
Vous le rendra chez vous, devant la fin du jour.

ARBAZE.

1455 Ne vois-je pas Nérice ? Ô Dieux ! Par quel langage,
Lui puis-je déguiser ce que dit mon visage ?
Venez-vous en ce lieu partager mes douleurs ?
Et daignez-vous mêler vos soupirs à mes pleurs ?

SCÈNE II.

Nérice, Arbaze.

NÉRICE.

1460 Ma seule peine hélas ! Est assez violente :
Je cherche Cléonice.

ARBAZE.

Et moi je cherche Aglante.

NÉRICE.

Ma présence l'afflige.

ARBAZE.

Et la mienne lui nuit.

NÉRICE.

Elle craint ma rencontre.

ARBAZE.

Et le cruel me fuit.
Quand je perds un Neveu, vous perdez une Fille,
Et nous perdons tous deux l'heur de notre Famille.

NÉRICE.

1465 Ainsi donc l'un et l'autre est contraire à nos vœux !
Je crains ce qui vous plaît, elle ce que je veux :
Je doute quel sujet les porte à nous déplaire ;
Mais j'en forme un soupçon, que je ne vous puis taire ;
Je sais que de tout temps par mes affections,
1470 Cléonice a réglé ses inclinations ;
Et que mon amitié lui fut toujours si chère,
Que les vœux de la Fille étaient ceux de la mère :
Mais alors que l'Amour surprend un jeune Coeur,
De quelle passion ce Dieu n'est-il vainqueur.
1475 Quel respect de Parents retient sa violence !
Et jusque à quel excès ne va son insolence ?
Ne viole-t-il pas, pour suivre ses desseins,
Toutes divines lois, et tous respects humains ?
C'est le juste respect, où ma crainte se fonde ;
1480 Car pouvant disposer des cœurs de tout le monde,
Peut-être qu'il dispose absolument aussi
De ceux de nos enfants, qu'il a surpris ici.

ARBAZE.

Asphalte que je vois, me tirera de peine,
Hé bien, résoudras-tu ma créance incertaine ?

SCÈNE III.
Asphalte, Arbaze, Nérice.

ASPHALTE, échauffé.

1485 Bons Dieux, que j'ai couru ! J'ai fait cent fois le tour,
Du bois du Labyrinthe, et des lieux d'alentour.

ARBAZE.

Enfin, quelle nouvelle apportes-tu d'Aglante ?

ASPHALTE.

Que votre peine cesse, ou plutôt qu'elle augmente :
Je l'ai trouvé pensif, et les larmes aux yeux,
1490 Avec mille soupirs, qu'il jetait vers les Cieux ;
Si confus, si charmé d'un objet qu'il adore,
Que je l'entretenais, sans qu'il me vit encore
Dieux ! Aglante, ai-je dit, quel est ce changement ?
L'Amour est-il auteur de ce dérèglement ?
1495 Lors surpris, et forçant sa triste rêverie ;
Asphalte (m'a-t-il dit) laisse-moi je te prie,
Ne viens point à mon mal opposer tes avis ;
Il est doux à mon coeur, mes sens en sont ravis.
Contre un si cher tourment, toute Prudence est vaine ;
1500 Et guérir mon amour, exciterait ma haine.
Ô Dieux ! Ai-je ajouté, quel si charmant sujet,
D'une si prompte ardeur est la cause et l'objet ?
Un miracle d'Amour, ou plutôt l'Amour même,
M'a réduit (disait-il) à ce transport extrême :
1505 J'ai vu sous cet ombrage, et senti ses appas,
Adieu, ne m'enquiers plus, je ne la connais pas.
Là j'ai sans l'épargner, condamné ce caprice,
Si contraire à l'Amour, qu'il doit à Cléonice ;
Et de tout mon pouvoir je l'ai sollicité,
1510 À respecter le joug de votre autorité.
Mais chez lui mon conseil est passé pour outrage,
Et je l'ai vu, brûlant de dépit, et de rage,
D'un pas précipité se perdre dans le bois,
Où l'Écho seulement répondait à ma voix.

ARBAZE.

1515 Ô succès malheureux ! et conforme à ma crainte !
À quel sort, à quel Dieu s'adressera ma plainte ?

SCÈNE IV.

Arbaze, Nérice, Asphalte, Orphise.

ORPHISE, et NERICE.

Enfin j'ai tout appris, je l'ai trouvée.

NÉRICE.

Et bien ;

Quel sujet la retient, ne me déguise rien.

ORPHISE.

Le dirai-je en un mot ? Cette rare constance,
1520 Ces Vertus, ces Respects, et cette résistance,
Par qui de tant d'assauts son coeur fut triomphant,
L'abandonnent enfin au pouvoir d'un Enfant.
L'Amour fait vanité d'une Illustre Victoire,
Dans les difficultés il trouve plus de gloire ;
1525 Et tel qui se munit d'une étroite Vertu,
Est le plus en danger, et le plus combattu.
Se faire des remparts, c'est lui donner des armes,
C'est d'un oeil orgueilleux, qu'il estime les larmes,
C'est d'un superbe Coeur qu'il aime les soupirs ;
1530 L'arrogance en un mot excite ses désirs.
Cléonice à ses coups à la fin s'est rendue ;
Sa force et sa froideur l'ont en vain défendue ;
Et ce coeur si constant, si grand, si généreux,
Est un humble sujet de l'Empire amoureux.

NÉRICE.

1535 Ô triste et prompt effet d'un soupçon légitime,
Combien cet accident va tacher son estime !
Sais-tu de quel Objet elle aime les appas ?

ORPHISE.

Elle-même l'ignore, et ne le connaît pas.
Cet amour par les yeux s'est glissée en son âme,
1540 Et ce jour seulement a vu naître sa flamme.
Ô Dieux ! Qu'ai-je entendu, quand elle a su par moi,
Qu'Aglante absolument doit posséder sa foi,
Et que vous désirez qu'elle lui soit donnée,
Avant que le Soleil finisse la journée !
1545 Ô mort (a-t-elle dit) que tarde ton secours ?
Viens finir de mes ans le pitoyable cours.
Ô sévère contrainte ! Ô rigueur inhumaine !
Quoi ! Ma mère et l'Amour tous deux causent ma peine !
L'un et l'autre à son gré veut gouverner mes vœux ?
1550 Là se frappant le sein, et rompant ses cheveux,
D'une course légère, elle s'est retirée,
Et dans le fond du bois enfin s'est égarée.

NÉRICE.

Ô Ciel ! Quelle misère égale mes ennuis ?
Quel conseil dois-je suivre, en l'état où je suis ?

ARBAZE.

1555 Détournons par des vœux ce malheur sans exemple ;
C'est le meilleur remède, allons-nous-en au Temple,
Tandis qu'à les chercher, et calmer leurs transports ;
Ces généreux amis emploieront leurs efforts.

NÉRICE.

Nous ferez-vous encor cette faveur extrême ?

ASPHALTE.

1560 N'épargnez point nos soins.

ORPHISE.

Allons de ce pas même.

SCÈNE V.

*Cléonice en Jardinière d'un côté du Théâtre, suivie de Janot
Jardinier. Aglante de l'autre ; suivi du Gardeur des Lions : ils sont
surpris l'un et l'autre à cette rencontre.*

AGLANTE.

Quelle est cette Beauté ? Que vois-je ? Ô Ciel ! Ô Dieux !
Veillai-je, ou si je dors ? Dois-je croire mes yeux ?
Je vois le port, la taille, et le teint de Mégate ;
Tel son œil que j'adore, à mes regards éclate ;
1565 Tel est son front de Lys, tels sont ses beaux cheveux,
Et tels ses doux traits, objets de tous mes vœux,
C'est ce rare abrégé des grâces de Nature ;
Mais quel sont ses habits ? Quelle est cette aventure ?
Beaux charmes de mes yeux, quel est ce changement ?
1570 Tirez-moi de souci, par un mot seulement.
Quelle extrême tristesse, ou quel respect frivole,
À cette belle bouche interdit la parole ?
Par un même accident, avez-vous dans ce bois,
Changé vos vêtements, et perdu votre voix ?

JANOT, Jardinier.

1575 De sensibles ennuis la forcent de se taire ;
Mais ne l'enquerrez plus, je vous vais satisfaire.

CLÉONICE.

Si tu veux m'obliger, tais ce signe imparfait,
De mon affection, puisqu'il n'a point d'effet.

AGLANTE.

1580 Souffrez cet entretien, agréable merveille,
Qui me parlant de vous, charmera mon oreille.

JANOT, continue.

Dressant des Espaliers, proche du carré d'eau,
(À quoi notre métier oblige au renouveau)
Le bruit de la fontaine en un moment émue,
Par la chute d'un corps, m'a fait tourner la vue :
1585 J'y suis couru soudain, mais j'ai vu seulement,
Un cercle dessus l'eau d'un moindre se formant,
Du second un plus grand, du tiers cent autres naître,
Et tous réduits en un à la fin disparaître
Je doutais quel fardeau sur ce moite Élément,
1590 Avait causé ce bruit, et fait ce mouvement ;
Alors qu'une Beauté vêtue à l'avantage.

AGLANTE.

Ô d'une extrême Amour, extrême témoignage !

JANOT.

A fait briller sur l'eau mille charmes divers,
Que ce cristal mouvant a bientôt recouverts.
1595 Il l'a mille fois prise, et mille fois rendue :
Mes yeux la recouvraient, après l'avoir perdue ;
Et la compassion (au hasard d'y périr)
En m'y jetant enfin, me l'a fait secourir.
Je l'ai conduite au bord, avec beaucoup de peine ;
1600 Mais j'ai vu fort longtemps mon assistance vaine,
Et j'ai vu que son corps, pâle, froid, et perclus,
Semblait être sans vie, et ne respirait plus.
Au bruit que je faisais, ma Femme est accourue ;
Et tous deux à l'envie, nous l'avons secourue.
1605 Nous avons au logis, sentant battre sans coeur,
Rétabli près du feu, sa première vigueur.
Lors voulant m'enquérir du malheur de sa chute,
Que ce malheur (dit-elle) à moi seule s'impute :
Dans ce froid Élément je cherchais mon tombeau,
1610 Mais j'avais trop de feu, pour le trouver dans l'eau.
L'Amour, qui me possède avec tant de puissance,
N'a pas voulu mourir, au lieu de sa naissance.
J'ai trop peu senti la rigueur de ses lois,
Et je dois vivre encor, pour mourir mille fois ;
1615 Ne pouvant posséder le seul Objet que j'aime,
Je m'étais résolue à me perdre moi-même.

AGLANTE.

Ô glorieux Aglante !

JANOT.

Enfin heureusement,
Ma Femme a sous sa main trouvé ce vêtement,

Destiné pour ma Fille, en la proche journée,
1620 Qui va ranger ses jours sous la loi d'Hyménée ;

AGLANTE.

Et lâche je survis, après cette action !

LE GARDEUR DES LIONS.

Dieux ! Quel effet d'Amour, et quelle passion !
Les yeux témoignent mal les mouvements de l'Âme,
Où tous deux sont atteints d'une commune flamme.
1625 Avouez, puisqu'enfin le temps le fera voir,
Que c'est là le sujet de votre désespoir.

AGLANTE.

À qui n'espère rien, il suffit qu'il endure :
Plus il tait sa douleur, et moins sa peine est dure.

LE GARDEUR DES LIONS, au Jardinier.

J'ignore leurs tourments, le Ciel leur soit plus doux ;
1630 Mais un secret mystère est caché là-dessous.
Ce malheureux Amant, porté de même envie,
À semblable danger abandonnait sa vie.
Mais un plus grand miracle a conservé ses jours,
Dont si prodigement il exposait le cours.

CLÉONICE.

1635 S'il ne t'est ennuyeux, apprend-moi cette Histoire.

LE GARDEUR DES LIONS.

Certes, elle est étrange, et plus qu'on ne peut croire.
S'étant enquis chez nous, s'il lui serait permis,
De voir ces Animaux, en ma garde commis ;
Et moi l'ayant conduit dedans la Galerie ;
1640 Fais-moi voir (m'a-t-il dit) les Lions je te prie ;
Lors croyant contenter sa curiosité,
J'ai vu qu'au milieu d'eux il s'est précipité.

CLÉONICE.

Mes sens à ce discours conservent leur usage.

LE GARDEUR DES LIONS.

Dieux, me suis-je écrié, quel transport ! quelle rage !
1645 Mais cet étonnement s'est vu bientôt suivi,
D'un effet merveilleux, et dont je suis ravi.
Que ces animaux, si cruels de nature,
N'eussent pris de ce jour aucune nourriture,
Je les ai vus, forçant leur brutal mouvement,
1650 Caresser à l'envi ce glorieux Amant.
Il veut contre soi-même exciter leur courage :
Il tâche à les aigrir, mais pas un de l'outrage ;
Ils perdent leur instinct, quand il suit son ennui,
Il est plus Lion qu'eux, eux plus Hommes que lui.

CLÉONICE.

1655 Ô juste soin des Dieux !

LE GARDEUR DES LIONS.

Voyant cette aventure,
J'ai dans leur chambre enfin descendu leur pâture,
Ils rentrent, et d'abord s'y jettent affamés ;
Et moi j'ai pris mon temps, et les ai renfermés :
Après j'ai retiré de ce danger extrême
1660 Ce beau désespéré, si cruel à soi-même.
J'ai vu qu'une manie altérait ses esprits :
Mais Dieux qu'en l'abordant je me suis vu surpris !
Il est sorti posé, la vue et l'âme saine ;
Et dans son propre mal, j'étais le plus en peine,

CLÉONICE.

1665 Ô Ciel !

LE GARDEUR DES LIONS.

N'achève point cet importun propos ?

CLÉONICE.

Prolonge-le plutôt.

LE GARDEUR DES LIONS.

Je l'achève en deux mots,
L'ayant interrogé dessus son infortune,
Je veux perdre (a-t-il dit) une vie importune,
Moins pour me délivrer des cruautés du sort,
1670 Qui m'obligent assez à désirer la mort,
Qu'afin que mon malheur n'empêche pas de vivre
Une beauté que j'aime, et qu'on me verrait suivre,
Si ses yeux que j'adore, avaient perdu le jour.

CLÉONICE.

Peut-on ne mourir pas ?

JANOT.

Ô rare effet d'Amour !

LE GARDEUR DES LIONS, parlant à Aglante, et à Cléonice.

1675 À bien considérer quelle est votre Fortune,
Je crois non seulement qu'elle vous est commune,
Mais que c'est de vous seuls que naît votre tourment,
Et que chacun de vous le cause également.
Tel est mon sentiment ;

JANOT.

Et c'est ce que je pense,

1680 Si pour nous ce secret n'est de trop d'importance,
En faveur du secours que l'on vous a rendu,
Ne déguisez rien.

AGLANTE.

Je n'ai pas entendu.
Que voulez-vous savoir ?

JANOT.

Si vous et cette Belle,
N'avez pas l'un pour l'autre une ardeur mutuelle,
1685 Et n'espérant plus rien, qui vous peut secourir,
N'avez pas l'un pour l'autre aussi voulu mourir.

AGLANTE.

Pour ne pas l'avouer, j'en reçois trop de gloire.

CLÉONICE.

Et c'est me faire tort, que de ne le pas croire.

JANOT.

Pourquoi dessous les lois d'un Hymen bienheureux,
1690 Ne consommez-vous pas vos désirs amoureux ?
Peut-on sans vous haïr, ou sans être Barbare,
Empêcher les effets d'une amitié si rare ?

CLÉONICE.

Outre les droits d'Amour, une autre autorité
Veut disposer encor de notre liberté,
1695 Celle de nos parents s'oppose à notre envie ;
Et qui nous a donné, nous veut ôter la vie.

SCÈNE VI.

**Asphalte, Orphise, Aglante, Cléonice, Le
Gardeur des Lions.**

ASPHALTE.

Orphise, je les vois ? Mais Dieux ! quel changement ?
Et qui porte Mégate à ce déguisement ?

ORPHISE.

Reconnait maintenant, si ma croyance est vaine ;
1700 C'est d'eux qu'on nous parlait, n'en soyons plus en peine.

ASPHALTE.

Quel bruit en un moment s'est ici répandu ?
Quel est cet accident ? L'avez-vous entendu ?
Une jeune Beauté, qui s'est désespérée,
Du carré d'Eau (dit-on) vient d'être retirée ;
1705 Et de même fureur un homme transporté,
Au milieu des Lions, s'était précipité ;

Seriez-vous bien l'objet d'un sort si déplorable ?

CLÉONICE.

Je suis la malheureuse.

AGLANTE.

Et moi le misérable.

1710 Mon esprit accablé sous des ennuis pressants,
Ayant à la fureur abandonné mes sens,
Il ne m'est plus resté qu'une ombre de mémoire,
Qui m'a fait souvenir de cette vieille histoire,
Qu'un Amant furieux, et maltraité d'Amour,
À sa Dame insensible ayant ôté le jour,
1715 Condamné qu'il était par Arrêt légitime
Aux Tigres, aux Lions pour peine de son crime ;
À ces fiers Animaux fut à peine exposé,
Qu'en cent morceaux divers son corps fut divisé.
Il passa comme une Ombre à leur bouillante rage,
1720 Et l'on peut dire à peine, avoir vu ce carnage.
Moi, par qui cet objet, pourvu de tant d'appas,
Endure des tourments, pire que le trépas,
À ce ressouvenir, j'ai vu qu'avec justice,
Je pouvais m'ordonner un semblable supplice.
1725 Mais ces fiers Animaux, ô dure cruauté !
Pour m'être plus cruels, ne me l'ont point été :
Les Dieux n'ont empêché qu'ils m'ayent fait outrage
Que pour me réserver à souffrir davantage.
Les Lions de mon corps refusent le repas
1730 Et ne me sont cruels, que pour ne l'être pas.

CLÉONICE.

Si les Dieux ont permis qu'ils aient ôté la vie
À celui qui l'avait à sa Dame ravie,
Les ont-ils pas aussi justement désarmés,
Quand vous vouliez mourir, pour ce que vous m'aimez ?
1735 En ces deux actions leur justice est pareille,
Et ce que vous croyez une rare merveille,
N'est qu'un effet d'amour, qui fait plaindre nos maux
Et révéler ses lois aux plus fiers Animaux.
Le feu que les Lions craignent de leur nature,
1740 Pouvait bien vous servir en pareille aventure
Et détourner de vous leur rage, et leur fureur,
Puisqu'un feu si pressant vous consomme le coeur.

AGLANTE.

Dieux ! Encor à présent mon âme est égarée,
Au penser du péril dont on vous a tirée ;
1745 Et je ne puis songer qu'avec confusion,
Que vous l'ayez tenté, pour mon occasion :
Ma raison toutefois reprenant son usage,
S'il peut être un peu calme en un si grand orage,
Je vois que ce beau corps ne pouvait s'outrager,
1750 Qu'au plus fort du danger, il était sans danger,
Puisqu'étant aussi pur, qu'étaient ceux des Vestales,
Au feu qu'elles gardaient ses flammes sont égales.
Le feu de votre amour étant si précieux,

Est, pour ne durer pas, trop estimé des Dieux.
 1755 Au reste si le feu, qu'on nomme Élémentaire,
 Sans altération peut conserver sa Sphère,
 La justice des Dieux aurait permis à tort,
 Que par l'Eau Cléonice eût souffert quelque effort ;
 Puisque son coeur est plein d'une flamme si pure,
 1760 Que le feu le peut être au lieu de sa nature ;
 Et que jamais encor on a vu de mortels,
 Pleins d'une ardeur si sainte, approcher des Autels.
 Si le pouvoir des Dieux, les auteurs de son être,
 Ne la fit immortelle, elle est digne de l'être.

ORPHISE.

Ô merveille incroyable ! Ô rare affection,
 Qui joint l'étonnement à la compassion !
 Une si belle amour ne peut plus être vaine,
 Le plaisir doit enfin succéder à la peine,
 Vos parents céderont aux lois de notre sort,
 1770 Il faut sur leurs esprits faire un dernier effort ;
 Agréez seulement, que cette compagnie
 Leur témoigne avec moi votre peine infinie,
 Et qu'ils sachent par nous, cet aveugle transport,
 Qui vous avait livrés au pouvoir de la mort.
 1775 Si par notre rapport, une amitié si rare,
 Ne les peut émouvoir, l'un et l'autre est Barbare :
 Mais quel penser, Asphalte, occupe tes esprits ?

ASPHALTE, en sursaut.

Ô Dieux ! Je rêvais bien, et vous m'avez surpris.

Il parle à Aglante, et à Cléonice.

Ces violents transports, dont votre âme est pressée,
 1780 Et ces grands accidents occupaient ma pensée ;
 Mais outre vos malheurs, un qui m'est survenu,
 M'a durant vos discours, longtemps entretenu ;
 Apprenez en deux mots, avant que je vous quitte,
 Ce malheur qui m'étonne, et sur quoi je médite.
 1785 Tantôt un mal si grand, et si prompt m'a pressé,
 Que presque en un instant mes forces m'ont laissé ;
 Une glace en mon corps s'est partout étendue,
 Mon sang s'est retiré, ma couleur s'est perdue,
 Et j'ai vu que la Mort m'allait fermer les yeux,
 1790 Et qu'un mal si soudain était contagieux.
 Je ne respirais plus, quand au besoin Florine,
 Par un contre-poison d'une vertu divine,
 Qu'en ce lieu par hasard elle avait apporté,
 A dissipé mon mal, et m'a ressuscité.
 1795 Ainsi sa charité m'a conservé la vie,
 Mais en me la sauvant, elle me l'a ravie,
 Puisque je meurs d'amour, pour cet objet charmant,
 Et conserve le jour, pour l'aimer seulement.

AGLANTE.

Ton mérite est extrême, et ton choix légitime.

ASPHALTE.

1800 Mes devoirs prouveront à quel point je l'estime :
Mais il est déjà tard, allons le secourir.

AGLANTE.

Allez, faites-nous vivre, ou faites-nous mourir.

ACTE V

SCÈNE I.

Arbaze, Asphalte, Toinet.

ARBAZE.

Cet étrange accident que vous me racontez,
Étonne mes esprits, et les tient enchantés ;
1805 Mais connaissons-nous point cette Beauté charmante,
Qui donne tant de peine à mon volage Aglante,
Et qui troublant ses sens par une aveugle erreur,
Le porte à tel excès de rage, et de fureur ?

TOINET.

On l'appelle Mégate.

ASPHALTE.

Elle est grande, elle est blonde,
1810 Belle, et modeste, autant qu'autre qui soit au monde,
Touche bien la Quiterre, et sait chanter aussi ;
Sans nommer Cléonice, on la désigne ainsi.

ARBAZE.

Peut-être que Nérice en saura davantage,
Un même étonnement paraît sur son visage.

SCÈNE II.

Nérice, Arbaze, Janot, Toinet, Asphalte.

NÉRICE.

1815 Admirez l'accident, qui nous est survenu,
Par l'amour que ma Fille a pour un Inconnu,
Qui se nomme Philène.

ARBAZE.

Ô quelle étrange Histoire !
Comme ce Jardinier le désigne, il faut croire,
Qu'Aglante assurément, pour nous abuser tous,
1820 À ce mon emprunté.

NÉRICE.

Je le crois comme vous ;

[ARBAZE.]

Et par ce que cet homme ici me vient d'apprendre,
Je juge, que troublés, faute de nous entendre,
Une inutile peur travaille nos esprits ;
Je jurerais qu'Aglante est seulement épris,
1825 De celle qui vous doit la beauté de son être,
Et que nos deux Amants s'aiment, sans se connaître.

NÉRICE.

Pour en avoir le coeur tout à fait éclairci,
Prions ces bonnes gens de les conduire ici ;
Et nous verrons bientôt, si notre attente est vaine.

JANOT.

1830 Allons.

TOINET.

Dans un moment vous serez hors de peine.

ARBAZE.

Ce pendant cachons-nous derrière ces buissons,
Peut-être verrons-nous l'effet de nos soupçons.

NÉRICE.

Ô que si le Destin, à nos desseins propice,
En ce lieu nous montrait Aglante, et Cléonice,
1835 Exprimant devant nous leurs transports amoureux ;
Arbaze, en vérité nous serions trop heureux.

ARBAZE.

Je crois que le hasard déjà nous les présente ;
Ils les ont rencontrés, je reconnais Aglante.

NÉRICE.

1840 Arbaze, je connais ma Cléonice aussi ;
En ce rustique habit, qui la déguise ainsi,
J'ai peine à la connaître, il faut que je l'appelle ;
Non, pour m'éclaircir mieux, je m'approcherai d'elle.

SCÈNE III.

Aglante, Cléonice, Nérice.

AGLANTE.

1845 Ô Chef-d'oeuvre accompli de Nature, et d'Amour,
Quand finirons mes maux ? Quand verrai-je le jour,
Que ma fidèle ardeur aura sa récompense ?

CLÉONICE.

Fuis mon âme, je vois ma mère qui s'avance ;
Mais si Mégate enfin ne te peut secourir,
Comme elle sait aimer, crois qu'elle sait mourir.

NÉRICE.

1850 Ma Fille, qu'est-ceci ? Quelle aventure étrange,
Sous ce rustique habit, te déguise, et te change ?

CLÉONICE.

Vous le savez, Madame, et si j'en rends raison,
Je sais que mon discours sera hors de saison.
Vous avez tout appris de la bouche d'Orphise,
Excusez-en ma faute, un Dieu qui l'autorise,
1855 Et qui laissant errer mon âme à l'abandon,
Vient par ma bouche enfin vous demander pardon.
J'ai manqué de respect, je confesse Madame,
Quoiqu'un feu tout divin ait embraser mon âme,
Et que le juste Ciel m'ait choisi mon Époux,
1860 Que ce choix est mal fait, puisqu'il est fait sans vous !
Mais las ! Si j'ai failli, j'en ai fait pénitence,
J'ai voulu par ma mort expier mon offense ;
Après avoir détruit votre contentement,
Je n'ai pas voulu vivre une heure seulement.
1865 J'atteste le Soleil, qui malgré moi m'éclaire
Que c'est avec regret, que j'ose vous déplaire
Mais pensant au sujet qui me conduit ici,
Je ne désire pas vous pouvoir plaire aussi.
C'est du côté d'Amour qu'à la fin je me range,
1870 Aimant bien mieux mourir, que me résoudre au change.

NÉRICE.

Ne parlez pas ainsi, ma Fille, je ne veux
Ni ne désire rien, que d'accomplir vos vœux.
Cet objet agréable, où votre âme s'incline,
Est l'Époux que le Ciel par mon choix vous destine.

CLÉONICE.

1875 Las ! Ne me raillez point en l'état où je suis,
Plaiguez plutôt mon coeur, outré de mille ennuis.

NÉRICE.

Mais vous, plaiguez plutôt votre erreur amoureuse.

CLÉONICE.

Pour un si grand succès, je suis trop malheureuse,
Ma mère, au nom d'Amour, dont j'adore les lois,
1880 Dites si mon Philène est mien par votre choix,
Si je l'ose espérer, si je m'y dois m'attendre.

NÉRICE.

Ma fille il est à vous.

CLÉONICE.

Je ne le puis comprendre,
Éclaircissez, ma mère, un discours si charmant ;
Et si sous un feint nom Aglante est mon Amant,
1885 Dites quel est le mot, qui nos vœux autorise,
Et que nous avons pris ensemble pour Devise ;
Que nous nommons tous deux la clef de nos secrets ;
Et que nous ne fions qu'à ceux qui sont discrets.

NÉRICE.

1890 Sans porter ton esprit à des choses frivoles,
Ma Fille, tu dois croire à mes simples paroles.

CLÉONICE.

Connaissant qui je suis, et ce que je vous dois,
Je sais qu'à vos discours je dois donner la foi ;
Mais sans ce mot, ma mère, il ne m'est pas possible,
Du secret de nos coeurs c'est la marque infallible,
1895 Et si l'Amour manquait, lui-même en ce seul point,
M'annonçant mon salut, je ne le croirais point.

ASPHALTE.

Je sais ce qu'elle veut.

ARBAZE.

Dis-le-moi je te prie.

ASPHALTE.

C'est aimer, et mourir, contentez son envie.

ARBAZE, se montrant.

1900 Si ces mots sont si forts, qu'ils te puissent guérir,
Je ne les tairai plus, c'est aimer, et mourir.

CLÉONICE.

Ô Dieux ! Qu'ai-je entendu ? Quelle voix nonpareille,
Vient de frapper mon coeur, en frappant mon oreille ?

NÉRICE.

Ma Fille, on t'a dit vrai, je te jure ma foi,
Que Philène est Aglante.

CLÉONICE.

À ce coup je le crois.

NÉRICE.

1905 Puisqu'un meilleur destin t'oblige de le suivre,
Quitte aimer, et mourir, prends posséder, et vivre.

CLÉONICE.

1910 La preuve est infaillible, hélas ! C'est bien assez ;
Je meurs d'aise et d'amour, mes vœux sont exaucés.
Juste Dieu des Amants, je te dois ma victoire,
Je m'abandonne toute à tes chastes plaisirs ;
Et ne puis plus douter de l'heur et de la gloire,
Dont tu couronnes mes désirs.

1915 Mais que dis-je ? L'objet dont mon coeur est charmé,
Ne me laisse pas voir, qu'ayant trop tôt aimé,
Du juste choix du Ciel, j'ai tenu peu de compte ;
Et pour suivre la loi d'un injuste désir,
Où je devrais mourir de regret, et de honte,
Je dis que je meurs de plaisir.

1920 Aglante, cher Époux, que diras-tu de moi,
Qui t'étais destinée, et t'ai manqué de foi ?
Par l'amour que Philène en mon âme a fait naître,
Notre aimer et mourir est digne de mon sort ;
Car pour t'avoir aimé, devant que te connaître,
Il faut me résoudre à la mort.

1925 Je me trouve inconstante, en n'aimant rien que toi ;
Je te suis infidèle, en te gardant la foi :
Je ne cours point au change, et si je suis volage ;
Je m'accuse, et je suis coupable seulement,
D'avoir mal assemblé le nom, et le visage.
1930 De mon cher et parfait Amant.

Mais ce Roi de mon coeur ne m'excusera pas,
J'ai trop légèrement adoré ses appas,
Le voilà qui paraît, Dieu ! que j'en suis émue !
Il me va reprocher mes volages humeurs ;
1935 Je ne puis soutenir les foudres de sa vue,
Je me pâme, hélas ! Je me meurs.

NÉRICE.

Ma Fille, d'où te viens cet étrange caprice ?
Elle se pâme, Ô Dieux !

ARBAZE.

Viens sauver Cléonice,
Viens sauver ta Maîtresse, Aglante, la voici.

AGLANTE.

1940 Ce nom me touche peu, fuyons plutôt d'ici.

SCÈNE IV.

Ici tous les Acteurs accourent à l'évanouissement de Cléonice.

ARBAZE.

Viens vite.

AGLANTE.

Hélas ! Mon feu tire son origine.
D'un bien plus illustre ; et plus belle racine.

MELINDE.

Mégate est Cléonice, et ce nom qu'elle a pris,
Ce matin dans le Temple, a trompé tes esprits.
1945 Mégate est un Château d'une maison illustre,
Que son père Cléon, pour se donner du lustre,
S'étant dans les partis, fait riche en peu de jours,
Acquit avant sa mort.

NÉRICE.

Mes amis, au secours.

MELINDE.

Et quand je m'en souviens, pour contenter Nérice,
1950 Du nom de cet acquêt, je nomme Cléonice :
Ainsi l'ai-je nommée au matin par hasard,
Lorsque j'ai vu venir un homme de ta part.

AGLANTE.

Bon Dieu ! Quel changement !

ARBAZE.

Ne crois pas qu'on te flatte,
Non, non, n'en doute plus, Cléonice est Mégate.

AGLANTE.

Cruelle à quel dessein ?

NÉRICE.

Laisse-toi secourir,
Bannis de toi les maux, dont le Ciel te délivre,
1990 Pense, au lieu de mourir, à posséder, à vivre.

AGLANTE.

Oui, belle, et chère Cléonice,
Possède ce coeur amoureux,
Qui t'adore sans artifice,
Et vivons à jamais heureux.

CLÉONICE.

Il faut que Cléonice soit relevée de terre en disant ces vers.

1995 Posséder, et qui ? Mon Aglante ;
Celui dont je fuyais l'abord,
Et qu'en ma haine violente,
Je redoutais plus que la mort.

AGLANTE.

2000 Celui plutôt que tu fais vivre,
Avec plaisir dessous tes lois ;
Et que même l'on t'a vu suivre,
Au moment que tu le fuyais.

CLÉONICE.

2005 Celui qui n'est devenu nôtre,
Que par un hasard seulement ;
Puisqu'il est certain qu'en m'aimant,
Il croyait en aimer une autre.

AGLANTE.

2010 Celui que par ta seule foi,
Le Ciel a tellement fait naître,
Qu'avant même que te connaître,
Il te connût, pour être à toi.

CLÉONICE.

Celui dont mon âme est ravie,
Et que le caprice du Sort,
Quand je l'aimais plus que ma vie,
M'a fait haïr plus que la Mort.

AGLANTE.

2015 Celui que pleine de confiance,
Tu ne pouvais jamais trahir :
Puisque que c'est ta méconnaissance,
Qui seule te fait haïr.

CLÉONICE.

2020 Celui qui témoin de ma honte,
Me croit volage, et sans pudeur,
Puisqu'il me connût trop prompte,
À lui témoigner mon ardeur.

AGLANTE.

2025 Celui qui te croit admirable,
En constance, comme en beauté ;
Puisque ton âme toujours stable,
N'a point changé de volonté.

CLÉONICE.

2030 Celui qui m'a vu de ma mère.
Contrarier les volontés ;
Et qui dans cette humeur légère,
Condamnera mes libertés.

AGLANTE.

Celui qui voit que de Nérice
Tu secondes la volonté ;
Et qui ne peut, sans injustice,
T'accuser de légèreté.

CLÉONICE.

2035 Celui qui me croit déréglée,
Dedans mon amoureux transport ;
M'ayant d'une course aveuglée,
Vu précipiter à la mort.,

AGLANTE.

2040 Celui qui bénit ton courage ;
Car sans ce dessein glorieux,
Tu violais avec outrage
Un amour ordonné des Cieux.
Cléonice, crois-moi, tu n'as plus rien à craindre
Et tu cherches en vain des sujets de te plaindre,
2045 N'ayant rien entrepris aujourd'hui dans ces lieux,
Qui ne fut résolu par un décret des Dieux.
Nous suivons nos Destins, et l'humaine prudence
Ne saurait éviter leur fatale ordonnance,
Qui de nos volontés dispose absolument.

NÉRICE.

2050 Tu gênes en effet ton esprit vainement.

CLÉONICE.

Donc je n'ai point failli ?

NÉRICE.

Non, n'en crains aucun blâme.

CLÉONICE.

Le crois-tu, cher Amant ?

AGLANTE.

Si je le crois, mon âme ?
Peux-tu douter encor ? Ah ! Si tu veux nourrir,
Cette erreur plus longtemps, tu me feras mourir.

CLÉONICE.

2055 Donc je puis contenter en ce bonheur extrême,
Tout ensemble les Dieux, mes parents, et moi-même,
Ô douceur infinie !

AGLANTE.

Ô plaisir non pareil !
Qui sans nuage me fait voir mon Soleil.

ARBAZE.

2060 Allons, pour couronner cette heureuse journée,
De nos parfaits amants terminer l'Hyménée.

NÉRICE.

Allons, j'en suis contente.

ASPHALTE.

Ô bienheureux amants !
Que je prendrais de part à vos contentements,
Si la Beauté, qu'Amour a rendu Souveraine,
Dessus mes volontés prenait part à ma peine !
2065 Si par un sentiment d'amour, et de pitié,
Florine répondait à ma sainte amitié.

FLORINE, tout bas.

Ô Dieu ! Que ce discours sensiblement me touche.

CLÉONICE.

Florine, en vérité vous seriez trop farouche,
Si vous ne secondiez les vœux d'un tel amant.

AGLANTE.

2070 Je trouve le parti sortable extrêmement.

ASPHALTE.

C'est en vous après elle, Arbaze, que j'espère.

ARBAZE.

Je l'en conjurerais par le nom de son père,
Qui mourant ordonna, qu'elle fut sous ma loi ;
Accepte son amour, et lui donne ta foi.

FLORINE.

2075 Certes, je frémis toute au nom du mariage,
Car on m'a toujours dit, que c'est un grand passage ;
J'ai peur d'être trop jeune encor pour y songer.

ORPHISE.

En effet, ce discours la doit bien affliger.

ASPHALTE.

2080 Ô Reine de mon coeur, adorable Florine,
Qui seule de mon mal portez la médecine,
Flattez-le d'un discours un peu plus sérieux,
Et ne vous raillez point d'un noeud mystérieux,
Qui déjà dans le ciel nos deux âmes assemble,
Et nous doit rendre heureux, s'il nous peut joindre ensemble.

FLORINE, tout bas.

2085 Ma foi, j'en meurs d'envie, et beaucoup plus que lui,
Asphalte, je dépens des volontés d'autrui.

ARBAZE.

S'il ne tient qu'à ma voix, elle vous est donnée ;
Vous pouvez faire ensemble un second Hyménée.

FLORINE.

En ce cas j'y consens.

ASPHALTE.

2090 Qui me rendent heureux dessus tous les amants !
Ô doux consentements,

FLORINE.

Je ne suis pas trop bien ma première entreprise,
J'étais venue ici, pour prendre, et je suis prise,
Amour, le joli jeu qu'en ces lieux on apprend,
Où, dès le premier coup, qui veut prendre, se prend.

FIN

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRÂCE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : À nos amés et féaux conseillers les gens de nos Cours de Parlement, Maîtres de Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prévôts, leurs Lieutenants et tous nos autres justiciers et officiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé Augustin Courbé, Libraire à Paris, nous a fait remontrer qu'il a recouvré un manuscrit d'un livre intitulé, La Comédie des Tuileries, composée par les cinq Auteurs, lequel livre il désirerait imprimer, s'il avait sur ce nos lettres nécessaires, lesquelles il nous a très humblement supplié de lui accorder. À CES CAUSES nous avons permis et permettons à l'exposant, d'imprimer ou faire imprimer,, vendre et débiter en tous lieux de notre obéissance, en un ou plusieurs volumes ledit livre, en telle marge et caractères, et autant de fois qu'il voudra, durant l'espace de sept ans entiers, et accomplis, à compter du jour que le dit livre sera achevé d'imprimer pour la première fois : Et faisons très expresses défenses à toutes personnes que quelque qualité et condition qu'elles soient, de l'imprimer, faire imprimer, vendre ni distribuer en aucun lieu de ce Royaume, durant ledit temps et espace, sous prétexte d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, en quelques sorte et manière que ce soit, à peine de quinze cents livres d'amende, payables sans déport par chacun des contrevenants, et applicables un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel Dieu de Paris, et l'autre tiers à l'exposant, confiscation des exemplaires contrefaits, et de tous dépens dommages et intérêts. À conditions qu'il en sera mis deux exemplaires en notre Bibliothèque publique, et un en celle de notre très cher et féal, le sieur Séguier, Chancelier de France, avant que de les exposer en vente, à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles nous vous mandons que vous fassiez jouir pleinement et paisiblement l'exposant, et ceux qui auront droit de lui, sans qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque volume un bref extrait des présentes, elles soient tenues pour signifiées, et que foi y soit ajoutée, et aux copies d'icelles, collationnées par l'un de nos amés et féaux conseillers et secrétaire, comme à l'original. Mandons aussi au premier notre huissier ou sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution des présentes tous exploits nécessaires, sans demander autre permission. Car tel est notre bon plaisir. Nonobstant oppositions ou appellations quelconques, et sans préjudice d'icelles ; Clameur de Haro, Chartes Normande, et autres lettres à ce nécessaires, DONNÉ à Paris, le 28 jour de mai, l'an de grâce, mille six cent trente huit : et de notre règne le vingt-huitième.

Par le roi en son conseil, signe CONRART.

Les exemplaires ont été fournis, ainsi qu'il est porté par le privilège.

Achevé d'imprimer pour le première fois le 19 juin 1638

À PARIS, Chez AUGUSTIN COURBÉ, Imprimeur et libraire de
Monseigneur Frère du Roi, dans la petite Salle du Palais, à la Palme

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].